

Partie 1 : Sara, chemin vers le présent

Quand cela avait-il commencé ? Croire à peine en l'existence des autres, et pourtant les laisser entrer dans sa vie ? En dépendre et ne pas les voir, les concevoir ? Elle ne se souvient pas. Elle a toujours été comme ça. Observer le monde, s'observer soi-même, créer des théories, ne pas pouvoir se cerner.

Des heures durant elle a observé et pensé le monde. Pensé au temps, qui s'enfuit et est là, donnée fondamentale de l'existence, le temps qui rend logique le fait que tous les endroits peuvent exister, et que pourtant elle n'en voit toujours qu'un.

Les rêveries, dans la voiture, des heures durant. Les maisons, au bord de l'autoroute, dans lesquelles vivent et ont vécu et vivront des multitudes de gens, semblables ou contraires, proches ou foncièrement différents.

La voiture file, à toute vitesse, le long de la voie, d'un seul regard il faut saisir un lieu, un lieu de vie, des vies. Un tracteur d'enfant en plastique, abandonné dans une cour poussiéreuse. Un portique soutenant plusieurs balançoires dépareillées, suivant l'âge des enfants. Une chaussure, sur le bord de la route, et elle imagine pendant des kilomètres comment elle a pu arriver là. Qui jette une chaussure sur le bord de la route ? Qui l'a perdue ? La fenêtre était-elle ouverte ? Qui ouvre une fenêtre sur l'autoroute, avec le bruit et le vent qui hurlent et fouettent ?

Elle pense aussi qu'elle ne connaît personne qui habite au bord de l'autoroute. Ces maisons, ces vies qu'elle aperçoit, sont forcément un peu différentes, un peu partielles, elle ne peut pas saisir la variété de toutes les vies en restant sur cette seule autoroute, elle manque la vie de ceux qui habitent à la campagne non reliée, dans les montagnes, loin des autoroutes. Elle ne peut pas imaginer la vie de ceux-là, ceux qui n'abandonnent pas leur tracteur dans la cour de terre battue, ceux qui ne sont pas bercés toujours par le bruit des voitures qui passent à cent-trente, ceux qui n'ont jamais trouvé au détour du chemin une chaussure, une valise, une

sucette abandonnées, et ne se sont jamais demandé qu'elle était l'enchaînement, unique et toujours répété, de circonstances, qui l'avait amené là.

La voiture file, à toute vitesse, et les barreaux de la glissière de sécurité disparaissent, avalés par la vitesse, quand elle les regarde de front. Et pourtant, en regardant ceux qui apparaissent plus loin, par le pare-brise, par la fenêtre de la place de son père, elle les voit, distinctement, chacun l'un après l'autre, les petits barreaux de métal gris, les coulures de peinture, la mousse qui les colonise parfois. C'est un des mystères qu'elle contemple, qui l'occupe des heures durant, qui rend les trajets inépuisablement intéressants et jamais interminables. Et elle ne demande jamais qu'elle est la clef du mystère des barreaux de la glissière de sécurité.

Dans la voiture elle ne parle jamais, elle regarde dehors, des heures durant, et les heures passent sans qu'elle doive demander "c'est quand qu'on arrive?". Le plus souvent, elle ne veut pas arriver. Elle n'y pense pas, ou bien elle y pense avec regret. Surtout plus tard, quand le bus l'emmène au collège puis au lycée, quand les trente minutes de trajet sont une éternité contenue dans ses potentialités. *Et si on avait un accident. Si un pneu éclatait. Si le conducteur faisait un malaise. Si une autre dimension s'ouvrait, si nous roulions à jamais, si la terre s'enfonçait, si un terroriste investissait le bus, si je sautais par la porte ouverte, si je refusais de descendre, si je restais là pour toujours, aller, retour, aller, retour, à jamais.* Elle rêve que le bus continue, il ne va plus quelque part, vers une destination précise, il roule seulement, le monde est contenu dans l'habitacle, le temps est suspendu au-delà du pare-brise, rien n'est réel. Et soudainement le bus arrive, le temps éclate en existence, la réalité s'impose, les roues cessent de tourner. Les autres existent à nouveau, la bousculent, lui demandent *c'est en quelle salle le premier cours*, parlent, crient, se rendent tangibles et bruyants. Noir. Elle bouge, rideau. Premier cours, assise sur le côté de la classe, côté fenêtre, action, moteur, ça tourne, son esprit est de nouveau là, il n'est plus accaparé par la réalité du

mouvement et la spontanéité du vivre. Elle peut de nouveau rêver, assise seule au milieu de la foule. Elle a quinze ans, elle a onze ans, elle a sept ans, elle rêve au milieu de la foule.

Elle est enfant, elle s'allonge dans l'herbe, pendant que son frère joue, elle ferme les yeux et elle observe la rougeur de ses paupières que le soleil traverse. Elle ferme les yeux et elle ne pense à rien, jusqu'à ce qu'elle sente une sorte de vertige la prendre, elle se sent bouger, et elle est persuadée que c'est le mouvement de la terre qui tourne sur elle-même qu'elle ressent. Elle essaie de séparer et d'analyser ses sensations, le souffle chaud du léger vent d'été, qui fait voler ses cheveux, les chatouilles et la surcharge sensorielle que ces cheveux provoquent, frôlant son visage, son cou, le duvet sur sa peau qui est si sensible et qui semble chargé d'électricité. Les sensations dans son corps, elle a chaud, elle a froid, parfois en même temps à des endroits différents, elle ressent une sorte de vertige, au creux de son ventre, quand la balançoire s'élève haut et puis retombe, lui laissant une seconde d'apesanteur. Elle ressent la pression sur sa vessie, et cette douleur agréable de se retenir. Elle s'observe, sentant des odeurs mille fois fréquentées, et elle se demande pourquoi elle les apprécie, pourquoi, instinctivement, elle les déteste. Pourquoi aime-t-on l'odeur du propre, des fleurs, des gâteaux qui cuisent et du chocolat fondu ? Pourquoi une odeur aussi agressive que la menthe poivrée est-elle vue comme agréable, mais celle des excréments sent-elle mauvais ? Qu'est-ce que cela veut dire, sentir mauvais ? Que se passe-t-il dans son cerveau, dans son corps, peut-elle transformer son cerveau et ses réflexes pour ne plus plisser le nez de dégoût quand elle a besoin d'utiliser les toilettes publiques ? Pourquoi trouve-t-elle, elle, que l'essence, la javel ou l'ammoniaque sont des odeurs plutôt agréables, entêtantes, qu'elle recherche ? Elle fait des expériences, parfois, elle mange des choses dont elle se rappelle un goût horrible, elle se dit qu'on ne peut pas se rappeler un goût, on garde seulement un jugement, mais toute nouvelle expérience est une expérience à part entière, et peut-être qu'aujourd'hui est le jour où le goût trop fort du chou de Bruxelles ne sera pas une agression à ses sens, une agression si forte

que soudainement ses pensées n'existent plus, et elle fait une grimace, submergée par cet instinct qu'elle ne réussit pas à comprendre. Elle cherche à saisir cet instant, avec sa pensée, où sa pensée s'éteint, où la corporalité s'impose, où la réalité devient plus forte que le fil, dans sa tête, de sa subjectivité. Elle refuse l'idée que cette corporalité, c'est elle aussi, que son corps, c'est elle, que son sujet, ce n'est pas seulement cette suite de pensées et d'idées, que les sensations aussi font partie d'elle. Si elle les accepte, elle veut pouvoir les contrôler. Alors elle goûte des aliments qu'elle déteste, elle mange des choses qu'on ne devrait pas manger, que le monde a décidé de rejeter, du papier, du sable, de l'urine, même, elle veut analyser les goûts et les dégoûts, les réactions et les rejets.

Elle ne met jamais le doigt dessus, jamais complètement. Elle ne cerne pas ce moment. Lentement, elle se laisse gagner par les instincts et la réalité. Elle se perd, pour retrouver un corps que la réalité lui impose, sans jamais être vraiment ce corps.

Le corps a mille façons de se rappeler à sa réalité. De faire s'interrompre son fil de pensée. La douleur, aussi, elle croit pouvoir la contrôler. Elle est jeune encore, enfant, le champ est tellement libre, et elle a tant de temps pour y songer. On n'interrompt pas les pensées des enfants, tellement persuadé qu'il n'y a rien à interrompre.

Parfois elle a des vertiges, c'est une occasion encore de regarder son corps agir, fascinant sujet d'étude. Elle est allongée, elle se lève trop vite, et c'est le noir, le monde tourne, des vers luisants papillonnent dans son regard, elle tombe, elle doit s'asseoir, et elle est fascinée par ce moment de lâcher prise infini. Encore un moment où le temps se suspend. C'est comme une drogue, une façon de s'échapper, comme le sera un jour la douleur. Résister, les dents serrées, à la douleur qu'on ne peut pas contrôler, réfléchir à ce monde parallèle qu'est la pensée de quelqu'un qui a mal, la pensée non normale, la pensée en dépit de, la pensée détournée qui doit se forcer pour arriver. Mais aussi utiliser la douleur, l'infliger pour détourner la pensée, pour briser le fil des réflexions, pour s'en divertir. Et observer les plaies,

compter les cicatrices, regarder la peau rougir, gonfler, s'ouvrir, saigner, se refermer. Convoquer les cours, les étapes de l'inflammation, expliquer son petit monde avec quelques connaissances schématiques. Avoir son propre schéma des choses, un ballet dans sa tête, qui explique tout.

À l'école, elle n'est ni bonne ni mauvaise. Ou plutôt, on la juge bonne et elle se juge moyenne. Ses moments d'excellence sont compensés par ses désintérêts. Elle rejette des parties et s'investit pleinement dans les autres, elle bâcle son travail pour regarder un oiseau faire son nid, dans le grand arbre de l'autre côté de la fenêtre. Elle refuse de se laisser informer par le monde, de se laisser éduquer et changer, et pourtant elle apprend et elle change, son monde ne suffit pas à effacer le leur, elle doit souffrir leur présence, de plus en plus souvent, et plus on grandit moins on a le droit d'être distant dans son monde. Ils disent distraite, perdue dans son monde, mais c'est dans le leur qu'elle est perdue, c'est leur monde qui la distrait de ses fantastiques imaginaires intérieurs. Leur monde est une agression dans le sien, une pression parfois insupportable, parfois pourtant appréciée, rarement bienvenue.

Quand on la laisse tranquille, elle s'observe, encore et encore, et elle n'a pas de trop d'années entières pour essayer de comprendre son corps, son esprit, ses sensations. Elle les observe comme un narrateur omniscient les raconterait dans un livre, elle a appris ça en cours de français, et ils ont beau être omniscients, ils ne racontent jamais tout. Ils parlent de ce qui se produit, ils ont besoin d'un schéma narratif, d'un élément perturbateur, d'une résolution, ils ne racontent jamais ce qui ne se produit pas ni ne se raconte. Les sensations ténues, les sentiments indicibles, les pensées volatiles, rien du monde intérieur de cette enfant qui n'a pas besoin d'événements autres que ceux de son propre corps et de son imagination, qui ne connaît rien de plus émouvant que de voir s'activer les rouages d'elle-même et du monde immobile et sauvage, plutôt que du vacarme humain.

Ses souvenirs d'enfance les plus vivaces, ce n'est pas quand elle est entrée en CP, ou quand elle s'est cassé le bras, ou quand elle a eu le jouet qu'elle voulait tant à Noël. Ses souvenirs, ce sont mille moments, mille pensées, mille souvenirs des sensations qu'elle ne peut complètement rappeler dans sa mémoire, mille questions, mille étonnements, mille moments d'admiration et d'émerveillement. Une abeille à l'aile abîmée, qui marche sur la table. Le goût du papier, et la difficulté à le mâcher. La douleur, quand elle est tombée dans les escaliers et s'est ouvert le pied sur l'artère. La cicatrice qui a suivi la douleur. Le goût du sorbet à la fraise, et la question qui s'ensuit, pourquoi préfère-t-elle celui à la framboise ? L'odeur du chlore de la piscine municipale. Le froid qui envahit ses pieds quand elle nage trop loin à la mer, et la question qui s'ensuit, pourquoi ce froid lui fait-il si peur ?

Elle se souvient aussi de ces moments passés dans son lit, à tenter de saisir le moment où son cerveau ordonnait à son corps de bouger. Les ordres prononcés dans le noir de son cerveau en bon français, *lève-toi et marche, nous devons aller aux toilettes*. Pourquoi ces ordres ne suffisaient-ils pas, quelle était la différence entre le moment où elle formulait l'ordre dans sa tête et le moment où sa tête ordonnait effectivement à ses jambes de se déplier et à son corps de la porter jusqu'à la salle de bain ? D'où viennent-ils, ces ordres qu'elle ne parvenait pas à saisir, comment différencier l'intention et la mise en œuvre ? Pourquoi parle-t-on des ordres donnés par le cerveau quand elle ne les sent pas en sortir ? Quand elle a l'impression que ce sont ses jambes elles-mêmes qui se sont donné l'ordre de s'étendre ?

Elle n'aime pas son prénom. Elle l'aime sur les autres, mais elle a l'impression qu'il ne lui va pas. Que, nécessairement, il va aux autres petites filles qui s'appelaient ainsi, mais comment aurait-elle pu être réduite à un prénom, quatre petites lettres, une origine et une histoire, cela veut dire princesse en hébreu. Elle n'est pas une princesse. Ses parents le savent bien pourtant. Est-elle tous les jours la même, doit-elle tous les jours porter le même nom, en changera-t-elle un jour, sûrement les vieilles dames ne portent plus le prénom de leur

enfance. Quelle enfant a pu un jour s'appeler Monique ou Germaine ? Un prénom, c'est si facile pour ranger les autres dans sa tête, elle n'a pas à se souvenir de leurs visages, elle n'y arrive pas, de toute façon. Les gens sont des concepts, rangés sur des étagères entre les expressions françaises et les théorèmes de mathématiques. Comme à la bibliothèque, des petites fiches dans des boîtes, une anecdote par ici, un souvenir de mouvement par-là, une impression attachée, un jugement qui ne se nomme pas. Une idée globale, grossière ou détaillée, un ensemble, tout cela contenu dans un nom, dans des informations ontologiques, prénom, nom, date de naissance, rien de plus qu'une carte d'identité pour ranger des individualités qu'elle a parfois du mal à reconnaître. Qui sont les autres ? Pourquoi se sent-elle si loin d'eux, si seule parfois, si différente, pourquoi les catégories qui sont si importantes lui sont-elles si bénignes ? Pourquoi y a-t-il moins de différence entre le noir et le blanc, le masculin et le féminin, le jeune et le vieux, qu'entre elle et les autres ?

Elle n'aime pas trop qu'on la touche. Ou du moins, cela la surprend toujours. Comment doit-on réagir, que doit-on accepter, quels contacts initier ? Souvent, le maître ou la maîtresse parle, explique la leçon du jour ou lit une histoire, et elle s'imagine qu'elle les touche quand ils passent près d'elle. Elle s'imagine qu'elle embrasse leur joue ou qu'elle les serre dans ses bras. Elle essaie de cerner ce que cela lui ferait ressentir, elle se sent vaguement honteuse de ses pensées étranges, elle ne sait pas quoi en faire ! Alors elle n'initie jamais le contact. Elle sursaute quand on la touche et qu'elle ne s'y attend pas. Elle se raidit lorsqu'on la sert dans ses bras, parce qu'elle ne sait pas où mettre ses mains ni si elle doit se laisser aller. Elle trouve les gens brûlants et moites, par exemple quand ses parents lui prennent la main pour traverser la route, et elle se demande si elle n'est pas un animal à sang froid, incongru dans ce monde qu'elle observe sans le comprendre. C'est aussi que, quand les gens la touchent, sa réflexion s'arrête, elle est dans la sensation pure, et elle n'arrive pas à le gérer, elle sent le fil s'éteindre, qui se double en se sentant s'éteindre, il ne se rompt pas, tout se passe trop vite et

trop fort, et soudainement c'est fini, et elle ne peut que songer au fait qu'elle s'est raidie, que sa pensée s'est comme arrêtée, et elle repasse la scène, encore et encore, s'observant, sans conclusion, sans décision pour la prochaine interaction semblable. Non, vraiment, elle doit être un lézard, un serpent, un de ces animaux froids et visqueux qui se réchauffent au soleil les jours d'été, et qui probablement meurent en hiver. Elle ressent la chaleur du soleil, elle aime s'y blottir les après-midi de vacances d'été, et pourtant bien vite il fait trop chaud, sa peau brûle, ses yeux brûlent, ses pensées brûlent. Depuis qu'elle en a entendu parler en cours, quand sa peau chauffe sous le soleil, elle croit y sentir des mutations et des rayons nocifs, les futurs cancers qui balaieront sa peau d'enfant et la rendront vieille et mortelle. Elle regarde avec fascination les rides, les tâches et les veines qui apparaissent sur les mains de sa grand-mère. Cette fascination se teinte parfois d'un dégoût, qu'elle cherche aussi à expliquer. Elle n'en a pas honte, pourtant elle sent instinctivement qu'il vaut mieux ne pas en parler. Les maladies des vieux la terrifient. À neuf ans, elle n'a peur de rien plus que de perdre la raison et la mémoire, les deux seuls pans qu'elle voit dans son existence. Sans sa pensée, qui pour elle est toute sa subjectivité, que pourrait-elle bien être ? Elle n'arrive pas à imaginer comment la pensée existe encore pour eux, fragmentaire, insuivie, perdue. Elle ne se définit que dans la logique de sa pensée, et réfute tout le reste.

Les autres ne sont souvent que des objets d'étude au mieux, des contraintes au pire, sauf ces instants de spontanéité où elle vit dans leur monde, ces moments qu'elle apprécie mais qui la mettent mal à l'aise, auxquels ensuite elle repense, qu'elle analyse, décortique, repasse, observe, et la seule conclusion qu'elle peut en tirer, c'est qu'elle n'est pas cette petite fille qui a passé du temps avec eux en oubliant ses pensées, elle n'est que la personne qui convoque ses pensées pour refaire le passé. Et elle ne se souvient de ces moments qu'en se remémorant les pensées qui l'y préoccupaient. Et avec les gens, elle n'a pas ces pensées. Le fil se brise. Ce n'est pas elle, c'est une autre, une autre étrange et sociable qui la fait disparaître. Un jour,

elle a donné un nom à cette autre, Clara. C'est Clara qui parle aux autres enfants, Clara qui répond quand un adulte lui pose une question, Clara qui fait du sport. Elle, elle est la petite fille qui reprend son souffle après un cent mètres sur le terrain de sport, qui se demande qui a couru et pourquoi ses pensées se sont arrêtées sous le joug de l'adrénaline. Et pourquoi sa pensée ne s'arrête-t-elle pas aussi quand il faut faire de la course longue ? Pourquoi le fait de courir quinze secondes, de toutes ses forces, arrête-t-il ses pensées, alors que vingt minutes à s'observer courir les amplifient ? Elle s'observe, elle court, elle se demande pourquoi elle court, elle observe son essoufflement et ses douleurs, le choc de sa chaussure sur le vieil asphalte craquelé, la plière de ses pieds et de sa jambe, régulière, elle s'observe courir et elle observe le temps long s'égoutter pas à pas, la distance à parcourir se réduire mètre à mètre, son corps qui se fatigue et son esprit qui se questionne sur le sens de cette course en rond.

Elle n'aime pas beaucoup courir, elle n'aime pas beaucoup cette sensation de contrainte, la maîtresse et les autres élèves qui jouent à un jeu aux règles inconnues, la vie, le quotidien, la routine, les choses à faire et celles qu'il ne faut pas faire, les endroits où aller et ceux autour duquel il faut tourner en rond.

Elle n'aime pas beaucoup courir, elle n'aime pas beaucoup la contrainte, et pourtant elle se passionne pour les règles qui contraignent le monde extérieur, les lois de la physique, les lois de l'évolution, la politesse, la grammaire. Ces choses édictées, qui encadrent ce monde extérieur par trop mystérieux. Si elle ne comprend pas toujours les gens, elle peut s'appliquer à comprendre les règles qui les régissent, et elle ne méprise personne plus que ceux qui parlent mal, les mal-élevés et les mal-appris, les jurons et les fautes de langue, et elle détestera, plus tard, perdre ce jugement, comprendre, accepter que mal-élevés et mal-appris ont juste été mal élevés et mal appris. Elle détestera perdre ses certitudes et ses prismes pour voir le monde.

Plus tard, elle dira des gros mots. Elle jouera avec la langue. Elle fera des fautes volontaires, elle ne corrigera pas des fautes involontaires. Elle refusera certains usages en ne découvrant pas de sens à en user. Elle sera fascinée par le sens des mots, le sens profond, le sens historique. Elle dira au revoir quand elle s'attend effectivement à revoir les gens, elle refusera de dire adieu parce qu'elle refuse de parier sur l'existence de Dieu, d'un dieu quelconque. Elle apportera au lieu d'amener, elle dira bonjour, pour dire bonjour, et se demandera pourquoi on la force toujours à approcher ses lèvres des joues des autres, *enfin, dis bonjour, - je l'ai déjà dit*. Elle mettra des années avant de se rendre compte qu'en faisant la bise à ces gens, il faut aussi faire un bruit de bouche. Il faudra qu'elle tombe sur quelqu'un d'autre qui ne le fait pas pour avoir cette illumination, et pour s'émerveiller un peu plus de l'absurdité de ce joue-à-joue étrange. Une, deux, trois bises, commençons à droite, commençons à gauche, mais commencer à gauche, cela signifie-t-il tourner son visage vers la gauche ou tendre la joue gauche ?

Elle se demandera pourquoi au revoir et à la revoyure ont le même sens mais pas la même texture, et rêvera au fait que au revoir et *auf wiedersehen* signifient la même chose, mais *see you* est traduit par à bientôt plutôt qu'au revoir. Elle construira des mots et inventera des liens, se trompera parfois, fascinée toujours.

Elle grandit, abreuve de connaissances nouvelles ses intuitions, elle essaie, trop parfois, de décortiquer ses instincts et ses fulgurances, elle apprend petit à petit qu'elle peut se tromper. Elle qui apprend si vite met des années avant de s'imprégner de cette leçon que personne ne lui a faite. Elle s'en imprègne pourtant, elle s'en imprègne trop, un jour elle ne sait plus, n'a plus de principes, de prémisses, de base, elle n'a plus rien.

Douter de Dieu, c'était une chose, une chose naturelle presque dans son milieu, même si personne n'avait jamais formulé de doutes devant elle. Mais douter de tout, de la science, des gens, de son existence même, de la raison enfin.

Descartes n'avait pas tort, mais elle ne peut lui donner raison, certes quelque chose pense, mais quoi, comment, qui, où, existe-t-elle pourtant, *toutes les fois qu'elle conçoit ou prononce cette phrase en son esprit ?*

La philosophie est une douleur, un bonheur et une absurdité. Une balade magnifique et affreuse sur le fil d'une falaise, une sensation de vertige, un laborieux ennui. Les concepts sont grands, beaux, magnifiques parfois. Les textes sont farouches, ardu, prétentieux. Elle préfère les histoires, les histoires de doutes surtout, les déconstructions, les philosophes perdus qui ne sont pas assertifs, qui ne prétendent pas donner un sens au monde, elle se vautre dans cette absence de sens, quitte à la ressentir si cruellement. Elle a des moments d'illuminations, parfois sitôt oubliés. Étudiant Hannah Arendt, *L'Origine des totalitarismes*, et la dérélition, c'est cela, enfin, c'est cela qu'elle ressent ! Elle est coupée de tout, de tout le monde, tout n'est rien et n'existe pas, seules ses pensées existent, flottant comme indépendamment de son corps, existant d'elles-mêmes, en elle, même. Et pourtant. Parfois elle se demande si elle existe. Parfois, elle se demande si les autres existent. Quand ils ne sont pas là, quand elle est seule dans son lit noir, quand elle ne peut pas faire l'expérience directe et un peu inconfortable de leur présence dans le présent, elle se demande s'ils existent. Si le monde existe, si elle est folle selon les critères de ce monde-là, qu'elle croit voir et entrevoir et comprendre, mais si tout n'était qu'un rêve, une hallucination, une chose si différente de tout ce dont elle a jamais fait l'expérience qu'elle ne peut mettre dessus ni mots ni concepts. Y a-t-il quoi que ce soit qui soit réel ? Ses sensations sont-elles réelles ? Les règles qu'elle pense avoir cernées, sont-elles réelles ? Les mots existent-ils autre part qu'en elle-même, pour elle seulement ? Tout cela est-il autre chose qu'une suite de pensées vagues flottant désincarnées dans un hyperespace qu'elle ne qualifie ainsi que parce qu'elle a entendu ce mot et ne peut formuler autrement cette sensation absurde de vacuité absolue ?

Qu'est-ce qui est réel ?

Et puis, vaut-il mieux vivre dans le réel ? Ne sont-ils pas plus heureux, les schizophrènes, les fous, ceux qui font si peur et qui vivent si seuls ? Certains souffrent, mais combien vivent en paix dans un monde intérieur qu'ils maîtrisent ? Parfois elle se dit qu'elle veut faire le pari de croire que tout cela est vrai. Pourtant, ce n'est pas un choix, pour Clara c'est vrai, c'est réel, cela s'impose, comme Clara s'impose à elle. Le réel, pourtant, où simplement elle ne vit pas. Elle apprécie la philosophie, les réflexions, les questionnements, pourtant elle les déteste. Elle méprise les histoires de crises existentielles qui ne sont pas les siennes. À quinze ans elle lit un livre conseillé pour les cours de philo de l'année suivante. Le héros, si c'en est un, raconte comment les cours sur la mort lui ont ouvert les yeux d'une grande montagne de vide et d'un grand vertige, dont on ne se remet jamais. Il avait dix-sept ans et la vie n'a plus jamais été la même. Et elle le méprise, instinctivement, tout est faux, rien ne résonne, à dix-sept ans on doit savoir, on doit avoir compris, déjà, la mort fait partie de sa vie depuis bien longtemps, elle en a eu si peur autrefois. Et puis on accepte, la mort existe-t-elle seulement quand on doute de sa vie ?

Ç'a été long et compliqué, pourtant. Renoncer à la vie. Penser qu'un jour on ne sera plus rien, que nos pensées n'existeront plus, n'existera plus ce fil ténu du moi qui est sa seule identité. Que son corps se délite et pourrisse, c'est une chose, mais que ses pensées s'éteignent, voilà l'image terrifiante. S'imaginer mourir, se souvenir que cela n'aura pas d'importance, qu'elle n'est que poussière dans les immenses rouages de l'univers, auxquels elle croit encore sans arrière-pensée, à ce moment-là. Mourir, c'est penser qu'elle n'est rien et que pourtant elle est tout, elle est la seule personne qui donne vie à son monde personnel, la seule personne qui peut porter ses paroles, ses pensées, ses mouvements, tout ce qui disparaîtra, tous ces potentiels qui s'éteindront à jamais.

Jamais. L'éternité. L'infini. Voilà qui l'occupe encore quelques temps, peut-être après, peut-être avant la mort, probablement après avoir souffert de n'être qu'une fourmi dans l'univers

et avant d'avoir souffert de devoir disparaître un jour. L'éternité et l'infini pourtant entrent dans sa tête, les concepts sont faciles dans leur immensité, fascinants, enveloppants. L'infini et le temps sont partout et maintenant, de cela au moins elle est sûre, pour des années encore, peu importe qu'elle n'existe pas et que tout ne soit qu'illusion, le temps et l'espace sont les cadres grandioses de ses rêveries destructrices. Et observables avec bonheur. Dans un endroit elle imagine ce qui se produit dans un autre, au même instant. Ce qui s'est passé ici même, il y a si longtemps. Ici-même, est-ce ce point physique de la terre qui se déplace et tourne sur elle-même, ou bien est-ce le point fixe de l'univers mouvant, où elle rêve aujourd'hui, où était le soleil hier et le big-bang il y a quatorze milliards d'années ?

Le temps et l'espace la fascinent, et les histoires des autres, et si elle pouvait se choisir un super-pouvoir, elle choisirait de visiter le temps, invisible et omnisciente. Non pas tout savoir, mais pouvoir tout découvrir. Non pas connaître la cause de la mort de Toutankhamon, mais être là-bas avec lui, le jour de sa mort, invisible, incapable de modifier l'histoire, mais capable de comprendre la langue et d'entendre les pensées de ces autres gens, restés célèbres ou anonymes, qui n'ont vécu qu'une vie et pour qui ces instants qu'elle regarde étaient de vrais moments de vie.

Elle voudrait pouvoir visiter le temps comme on visite un livre, comme on se coule dans une histoire qu'un narrateur raconte, étape par étape, pensée par pensée. Peu importe qu'il sache tout ou non, l'important est qu'il puisse inventer. Elle, veut découvrir. Comme si toutes ces histoires étaient réelles, et nécessaires. Comme si Crochet devait nécessairement mourir et Alice se réveiller, et ces histoires sont plus vraies et réelles que sa réalité même. Elles sont entières. Terminées, aussi.

Parfois, elle trouve fatigant de devoir vivre sa vie avant d'en voir l'entièreté se dérouler. Elle trouve frustrant de se dire que personne ne saura jamais entièrement de quoi sa vie aura été faite, ni elle, ni personne d'autre. Elle n'existera plus, et les autres, s'ils existent, en auront

une vision et une mémoire tout aussi partielles et faussées que les siennes propres. Bien sûr, elle connaît plus de petits détails, elle a la bande sonore interne de sa propre vie, et les autres n'en voient que la manifestation physique et externe, *réelle*, douteuse par-là même. Et pourtant, sa mémoire est faible et hésitante, elle réinvente le passé et rêve l'avenir si fort que parfois elle se demande comment son cerveau fait encore la différence entre les expériences réelles et celles inventées. Et pourtant, c'est évident. Les inventées sont toujours plus réelles. La mémoire repose sur la pensée. Et Clara vit, elle ne pense pas. La spontanéité est l'ennemie de la pensée, du sujet, d'elle-même, la spontanéité c'est Clara, la petite peste, le reflet du miroir, l'image que les autres voient et qui n'est pas elle. Clara, elle vit de l'autre côté du miroir, dans un monde réel inaccessible.

Clara c'est elle, pourtant.

Sara, c'est elle, pourtant.

*

Et partout tu redeviendras la même, en t'avouant que tu n'as jamais souhaité être autre chose. Les milliers de partout s'effaceront pour n'être encore que tes orbites qui te feront souffrir encore, mais dont tu voudras dire qu'elles sont la seule souffrance qui rende la vie digne. Ô, rythmes, vous moqueriez-vous de moi ? La solution à ce que je n'ai jamais posé comme un problème est-elle là-dehors, dans la lumière, derrière les rideaux que je ferme pour m'enterrer plus encore ? Va, avoue-le, tu n'aspirez plus qu'à cesser cette page, écrire la date, consigner le jour qui entérine un peu plus ce pitoyable toi-même que tu refuses de reconnaître comme tel. Va-donc, trahis-toi encore, et pose le stylo, qu'importe ? Voilà encore une conclusion acceptable, dont tu sauras te délecter. Écris, écris donc la date, résigne-toi, fais lire, ne fais pas lire, qu'importe. Demain tout sera encore oublié jusqu'à ce qu'à nouveau, tu te rappelles à toi comme si toi n'étais que celle-ci.

Cette histoire n'est pas le conte du jour magique où Clara et Sara se sont rencontrées, et confondues, dans un rapport au réel soudain facile et unifié.

Ce serait trop simple, et Sara n'aime pas les choses qui sont trop simples. Entendons-nous. Elle aime les choses qu'elle trouve simples, elle aime voir les rouages de son cerveau s'animer pour résoudre une énigme, elle aime même devoir chercher et essayer plusieurs solutions si besoin. Mais elle n'aime pas les difficultés. Les réponses qui ne se présentent pas d'elles-mêmes, et qui n'ont même pas la décence de lui imposer, sans qu'elle ait besoin de réfléchir, un plan pour arriver jusqu'à elle. Elle aime surtout les énigmes qu'elle arrive à résoudre. Et surtout, elle déteste les énigmes que les amis bien réels de Clara lui posent exprès pour qu'elle ne les résolve pas.

Ce serait si simple, encore, de décréter que parce qu'on n'est pas sûr que les autres existent, on se contrefiche de leurs opinions, de leurs pensées, de leurs faits et gestes et de leurs réalités parallèles. Mais il y a deux problèmes avec les autres. D'abord, ils ont un don pour s'imposer à sa réalité, la modifier, l'impacter, même la rendre réelle, parfois. Jusqu'à modeler les attentes qu'elle a pour elle-même. Et ensuite, ils ont un don pour éveiller en elle l'espoir qu'ils soient réels. L'espoir qu'ils pourraient lui faire franchir le pont. L'espoir qu'elle pourrait quitter un jour son côté du miroir déformé, et vivre dans le même monde qu'eux, tous ces gens, et de croire enfin qu'il n'y a pas de couche différente, de surcouche, de réalité alternative, de lunettes déformantes, de problème enfin, dans sa façon de faire l'expérience du monde. Elle voudrait simplement pouvoir prendre pour argent comptant ce qu'elle voit, entend, sent et ressent. Elle voudrait vivre dans ce monde comme certains disent qu'ils le font, et cesser de vivre seulement et d'abord dans sa tête, dans cette cage de chair, de pensées et de solitude.

Je n'ai pas peur de mon carcan social, je ne crains pas cette place qu'on m'a administrée et qui semble me définir, je ne crains pas même la prison génétique qui me retient. La seule

prison que je connaisse est mon propre corps, ma tête, ma boîte crânienne qui fut mon berceau et qui sera ma bière. Qui l'est déjà. Car, morte ou vivante, je suis enfermée en ma prison de chair, et je hurle en dedans, et j'use mes ongles à en griffer les murs. Il n'y a nulle cloche, nulle part, qui voudra dire au monde que je ne suis pas morte, que je vis dans ma tombe, faite de chair et de sang. Et il n'y aura personne qui, jamais, fera sortir mon âme de mes orbites creuses, seules par lesquelles j'entraperçois le monde.

J'ai vu le monde, reçu son message, entendu ses bruits. J'ai aperçu le mal, enfermée dans ma tête, et j'ai hurlé. Encore, et, à jamais, je hurlerai encore. J'ai vu, j'ai perçu, et ai-je aimé ? Peut-on aimer lorsqu'on est en prison ? Aimer lorsqu'on est enfermé ? Sans jamais être libre, être ailleurs ? Sans jamais être en vie ? Peut-être ai-je aimé. Seulement, je ne m'en souviens plus.

Pourquoi pleurer encore ? Tout est là. Mais tout y a toujours été, et je n'ai jamais su que pleurer. Les larmes furent tantôt douces, tantôt amères, elles ont creusé sur mon visage les sillons invisibles de l'ineffable désespoir.

Elle écrit. Ça ne change rien, mais parfois elle a l'impression que ça change quelque chose. Ou peut-être est-ce l'inverse. Peut-être a-t-elle l'impression que ça ne change rien, mais cela la change-t-elle profondément. Elle croit à l'art, et déteste cette idée. Elle espère atteindre les autres par ce qu'elle écrit, et trouve les arts des autres froids et hermétiques. Dans quelques livres seulement elle voit le début d'un indice que d'autres comme elle se débattent dans le noir de leur prison de peau. Elle espère, elle veut se voir en eux, et souvent au détour d'une phrase ses espoirs sont brisés, elle est seule encore, et personne ne la lit non plus, elle est seule encore, et c'est pire quand on la lit. Elle dévoile son âme à laquelle elle ne croit pas dans un écrit dont elle est un peu fière, et on loue ses mots en passant à côté de leurs sens.

Et plus elle écrit, plus les métaphores viennent, figures nouvelles ou éculées, elle les sent et elle les ressent, elle les voit s'écrire sous sa plume, et elles rendent tout faux, elles sont trop naturelles et instinctive, trop spontanées, elles sont la part de Clara en elle qui est là sans la présence des autres. Sara a d'autres noms pour elles, les poètes, la triste et l'éthérée, et pourtant ne sont-elles pas un alter ego de Clara, tout ce qui d'elle n'est pas seulement pensée qu'on analyse en la voyant éclore ?

La pensée vogue, d'une idée à l'autre, le fil n'est pas toujours bien continu, et si souvent une boucle, elle écrit en perroquet, elle parle en perroquet, des mots mille fois redits. Clara parfois essaie de faire parler Sara, elle parle aux autres, pourtant elle est inaccessible, ne reste que les mots, mille fois formulés déjà, que Clara ne peut que répéter.

La pensée vogue, d'une idée à l'autre, et nous disions donc que Clara et Sara jamais ne devaient se confondre, elles pourtant les deux facettes d'une même pièce brillante. Mais on ne réunit deux facettes qu'en faisant fondre la pièce, et Sara ne pourrait dire s'il y a un tel carcan dans sa personne, ou si c'est effectivement elle, ce qu'on appelle une personnalité. Peut-on changer, veut-on changer, Sara disparaîtrait-elle, si elle vivait dans le monde où on peut être heureux et triste, concerné et social, plutôt que dans sa propre tête ? Devenirait-elle Clara, peuvent-elles se mêler ? Sara peut-elle apprendre à être là et à penser quand Clara vit au dehors, et l'une ou l'autre a-t-elle envie de ça ? Mais Clara n'a envie de rien, elle est trop réelle pour cela, elle ne peut pas penser.

Au commencement était le verbe, et Sara n'a jamais su demander à la lumière d'être. Ou plutôt, chaque fois que la lumière a été, elle a rejeté le souvenir, l'a attribué à une autre, et n'a cessé de penser qu'elle ne pouvait pas vivre illuminée.

La vie les rattrape, pourtant, Sara et Clara, tirant Clara, et Sara bien sûr sait que Clara n'existe pas, qu'elle n'est qu'une allégorie instable et illogique née d'un fonctionnement qu'elle ressent et analyse depuis toujours, sans jamais le comprendre. Sans jamais qu'il accepte de la

laisser en sortir, sans jamais qu'elle soit persuadée de ce qu'elle veut, de ce à quoi elle aspire. Sara est perdue, mais elle l'a toujours été, jamais un jour elle n'a su où elle allait et ce qu'elle voulait faire.

Malgré tout, Sara grandit.

*

Pourquoi ne suis-je ainsi que lorsque je suis seule ? Pourquoi n'ai-je pas de vie réelle ? Pourquoi ces mots ne construisent-ils pas une vie, pourquoi sont-ils insuffisants, et mille fois répétés ? Pourquoi, même partagés, ne constituent-ils pas un pont vers le monde, pourquoi demeurent-ils le symbole de tout ce qui est enfermé et vacant en moi, de ce que je ne saurais signifier, malgré ces milliers de mots signifiants, parce que personne n'écoute ? Pourquoi n'arrivé-je pas à reprocher aux gens de ne pas s'intéresser ?

Un jour Sara doit choisir ce qu'elle veut étudier, déterminer ce qu'elle veut devenir. Elle sait pourtant établir un plan vers un but, et pourrait se consacrer entièrement à un projet qui l'intéresserait. Mais rien, rien ne l'intéresse, rien ne l'intéresse assez ou assez longtemps. Elle n'imagine rien qui pourrait l'occuper pendant les années qu'elle devra travailler. À chaque suggestion, chaque idée, elle n'a rien à répondre, rien de concret, elle sait pourtant, elle imagine jusqu'à la lie comment cette idée conceptuellement bonne lui rendra la vie sombre et éreintante. Elle est trop habituée, encore et encore, à être triste, à ressentir la contrainte de ce qu'il faut faire. La contrainte, même, de devoir être libre, de refuser la contrainte, de pouvoir tout plaquer et vivre une aventure dont le concept littéraire est magnifique et qui hérissé pourtant son esprit pragmatique. Bien sûr, elle pourrait partir, faire un tour du monde dans un vieux van aménagé et cahotant, découvrir des mondes et des civilisations inconnues, prendre des risques. Et à quoi bon, pourtant. Elle change chez elle, elle changerait là-bas, et traîner une solitude et un mal-être à l'autre bout du monde lui paraît singulièrement épuisant. Elle se laisse porter, se sentant coupable, coupable d'échouer à se libérer, coupable de réussir tout ce qu'elle entreprend et de ne pas plus entreprendre. *Tu as tellement de facilités, tu pourrais tout faire.* Ha ! Tout faire, oui, tout ce qu'elle voudrait, et que veut-elle ?

Elle n'aime pas les longs projets. Elle n'aime pas les plans, les choses qu'on maintient. Et pourtant elle organise et planifie, elle a des listes, des choses à faire, qui lui donnent l'impression d'avancer, d'être productive dans ce grand projet absurde qu'est sa vie. Elle a des listes de lieux à visiter et de livres à lire, de films à voir, de recettes à essayer, de dessins à recopier. Mais de choses à faire vraiment, non, il faudrait vivre pour ça, et souvent elle ne se sent que survivre, que se divertir de sa finitude lourde et collante. Elle ne sait que regarder le monde réel.

Film après livre, elle raye des lignes dans des cahiers d'écolière, studieuse et désintéressée, incapable de se souvenir des noms, des histoires, de toutes ces choses qui ne l'intéressent pas.

Seulement parfois voit-elle des éclairs dans la nuit, des histoires qui lui parlent, des pensées qui la touchent. La lecture, le visionnage sont des moments transcendants de réalisation impossible, d'illumination touchante, d'émotion pure.

Et puis elle oublie.

Et puis elle court après l'expérience du sublime, sans l'atteindre. En cours de littérature, de philosophie, de cinéma, d'histoire de l'art, elle poursuit la sensation de petitesse devant le grand, et d'infini devant la finitude de l'œuvre qui s'efface derrière le sentiment de vertige absolu. Elle poursuit si longtemps et si mal que la sensation, presque, disparaît. Et même si elle était garantie, à chaque nouvelle œuvre d'art, elle disparaîtrait. Elle passerait son temps à se vautrer dans l'art comme d'autres se vautrent dans l'opium, à la recherche échevelée d'un enthousiasme mille fois ressuscité, mille fois occis par le temps qui passe et la sensation qui s'efface.

Elle y pense, souvent, et se tance de chercher cet idéal, ou bien se tance de ne le pas trouver, et elle pense, elle pense, cette sensation magique n'a de prix que par sa rareté, et Clara seulement la ressent, et la ressentir toujours la ferait disparaître, elle, qui vit dans ses pensées, qui vit dans sa douleur toujours ressassée et renforcée. Elle y pense, quand dans les trois heures de concert une minute de musique fait se dresser les poils sur ses bras. Et l'instant d'après, la musique a changé, l'instant glorieux disparu, elle pense à nouveau, loin de l'expérience déjà évaporée.

Elle pense, elle pense, elle pense, opposant la pensée à la vie, et ainsi elle ne veut pas vivre, et elle ne veut que ça !

La vie serait une mort lente, la mort d'elle-même, la mort de son esprit d'enfant qui n'était, dans son souvenir troublé, que pure pensée.

Et les autres ! Ils ne sont pourtant pas des concepts. Ils sont moins beaux, moins complets et absolus, plus faillibles. Et aussi plus surprenants. Plus fascinants. Autre. Autrui.

Ce concept d'altérité, avec lequel Sara joue souvent... Elle ne sait pas pourtant comment faire l'expérience réelle de cette altérité. Ou alors l'expérience est si réelle qu'elle ne peut pas la penser. Il y a ce mur, entre la réalité empirique et la pensée conceptuelle, mur qu'elle percute, presque chaque jour, presque chaque heure, doucement ou de plein fouet.

Ce mur qui la laisse pleurante, au milieu des autres ou seule dans son lit.

Pleurante seule dans son lit, comme les fois où elle pensait aux autres, s'imaginait avec les autres, et a fait soudain l'expérience profonde et absolue de sa solitude, et s'est demandée, pendant un instant d'éternité, si qui que ce soit avait jamais existé en dehors d'elle. Qui étaient ces gens, dont un moment auparavant elle convoquait le nom, la forme conceptuelle et vague, la présence ? Existaient-ils, ces spectres dont elle n'avait qu'un souvenir vague et sans images, avec qui elle avait des interactions, pourtant, qu'elle avait oubliées déjà.

Qui étaient-ils, ces concepts qui s'appelaient ses parents, qui lui disaient qu'ils l'aimaient avant de la border le soir, qui haussaient la voix parfois quand ils étaient énervés, qui réagissaient, tantôt amusés, tantôt blessés, à ses propres caprices et accès de colère. En colère, elle l'était parfois, tout était trop et trop fort et trop bruyant, mais jamais trop vite, et pourtant trop présent. Parfois la réalité était une frustration, une contrainte, un démenti, un désaveu. Une tromperie, une mascarade, et pourtant seulement une arnaque, elle voudrait quelque chose, mais quand elle s'énerve, quand elle s'enfuit en faisant le plus de bruit possible avec ses gros chaussons, elle sait déjà que cela n'a rien à voir avec ce chocolat qu'elle n'a pas pu manger ou cette moquerie taquine qu'on lui a dite.

La colère c'est autre chose, c'est une distorsion de la réalité qui n'est pas si loin des autres, de la spontanéité fautive, de la douleur qui paralyse la pensée, de l'endurance qui la cristallise. C'est une cassure, elle ne sait pas quoi faire ni comment être différente, elle se méprise en colère, et pourtant elle ne peut pas s'en empêcher. Et, ensuite enfermée seule dans sa

chambre, elle essaye de comprendre, de disséquer, de reconvoquer la chaleur dans les joues et le blanc dans les yeux, l'éclair de la rage et le déchirement du rejet.

Tout cela est loin, aussi. Inatteignable. Elle voudrait tant faire toutes ces expériences en pouvant les ressentir et les garder dans sa pensée, les caresser de ses neurones graciles, les faire fuser le long de ses axones, les sentir réels, et s'en souvenir.

Comment grandir quand on est déjà grande ? Qu'on naît déjà grande, et pourtant on change encore, on apprend encore, on espère encore, comme si un jour le décalage allait disparaître, au moment où les apprentissages s'amenuisent, au moment où tout le monde devient adulte, équivalents. Autre désillusion.

Elle devient normale, pourtant. Elle sent que les autres la rattrapent, de toutes les mauvaises façons. Elle devient stupide, ou les autres deviennent intelligents, elle commence à mettre des nuances et des détours sur ce concept d'intelligence qui lui semblait autrefois si fluide, immédiat, et profondément *elle*. Elle n'était pas intelligente, l'intelligence était ce qu'elle était, sa personnalité, le nom étrange et connoté qu'elle donnait à cette différence qu'elle sentait sans pouvoir la définir. Des autres, certains étaient intelligents pourtant, intelligents comme elle, ou presque comme elle, différents aussi, et pourtant n'était-ce pas seulement la proximité, l'ouverture, qui l'autorisait à les penser ainsi ? En fait ils étaient tous intelligents, ou personne ne l'était, et en laissant les autres lui parler elle comprenait soudain, pour l'oublier aussitôt, que tout le monde avait une vie, à l'intérieur de leur tête, des pensées, probablement envahissantes aussi. Une personnalité elle aussi composée de tout ce qu'ils sont, des questionnements eux aussi fondateurs de ce qu'ils sont, des émotions absolues parfois, oppressantes, écrasantes, épuisantes.

Et puis l'intelligence, c'était aussi cette autre intelligence, le savoir, la culture, l'académisme, elle était brillante parfois, quand elle avait daigné s'intéresser, mais bien sûr ce n'était pas un choix. Cette intelligence qu'on lui assignait, qu'on lui appliquait, qu'on forçait sur sa

personne sociale qu'elle décidait par devers elle et malgré elle, et qu'elle essayait parfois de reconstruire, concept perdu, en se basant sur ce qu'on lui disait d'elle-même.

Elle était brillante, intelligente, *bizarre*. Drôle, parfois, intéressante, mais aussi froide, pathétique, pathologique, *un monstre*, un monstre étrange et perdu dans son monde. Folle peut-être, elle croit se souvenir qu'on lui a dit aussi, et pourtant, si elle a toujours été intéressée par la psychologie, si elle a cherché sans cesse un diagnostic à apposer sur son étrangeté supposée, elle ne pense pas être folle. Elle ne pense pas que c'est bizarre d'être bizarre. Elle prend le mot normal pour ce qu'il devrait être. *Dans la normalité*. Le plus souvent, certes, elle ne l'est pas, mais il existe d'autres normalités pour les gens comme elle, il existe des gens comme elle, elle veut s'en persuader, elle les poursuit dans les livres et les films, elle caresse leur concept dans sa tête, le soir, elle caresse leurs mots et leurs métaphores qui n'expriment jamais tout à fait ce qu'ils voulaient dire, et dans lesquelles elle cherche désespérément à se reconnaître.

Elle lit une biographie de Rimbaud, l'éternel rêveur insatisfait au caractère poétique insaisissable, elle l'admire d'avoir su arrêter d'écrire, elle le plaint d'avoir vu ses mots se tarir, elle l'envie d'avoir senti le besoin d'écrire se tarir, elle déplore qu'il ait cessé d'être ce personnage tragique et littéraire, qu'il ne l'ait pas été tout au long d'une longue vie, et elle l'admire encore plus pour cela. Elle pense à ce qu'il aurait pu devenir s'il avait été autre, s'il avait vécu sous son nom longtemps encore, s'il avait continué à être et donc à changer. Elle doit admettre qu'il serait moins admiré, moins admirable, plus dévoyé et moins magnifique.

Elle doit admettre que le voir en images, disparaître dans le lointain d'un désert africain sur une citation d'infini, c'est une fin bien plus grande pour un grand esprit, et qu'importe l'homme, qui n'aurait su sûrement que décevoir ensuite. Elle doit admettre que l'incertitude et la fulgurance le transforment en personnage beau et tragique, et que la beauté des histoires dans son esprit à elle est bien plus grande que la beauté de sa vie ou la tristesse de sa mort.

Et puis elle lit sa poésie.

Elle déteste.

Elle ne déteste pas, elle est indifférente. Elle déteste être indifférente.

Elle adore les concepts, les histoires que les artistes racontent pour justifier leur compulsion de créer. Et souvent, presque à chaque fois, l'art déçoit.

Elle respecte profondément, religieusement, les désirs des artistes de réaliser quelque chose de plus grand qu'eux et qui les élève aux émotions d'un autre monde qui se cache dans les plis de leurs cerveaux. Longtemps, elle essaie d'en respecter le produit, par association. Mais c'est l'élan qu'elle admire, la passion et le désir irrationnel, insensé, de réaliser un idéal quelconque. La volonté, aussi, la persévérance, l'intelligence enfin, ce qu'elle met derrière ce concept, qui ressemble autant à l'intelligence qu'au génie ou au talent, au rêve et à la magie. Ce sont les grands concepts qui la font vibrer, et elle se déteste de ne voir dans les grandes œuvres d'art que la maestria laborieuse ou la volonté, certes grande mais incomplète, de créer quelque chose de nouveau.

Elle s'efforce de comprendre l'art moderne, l'art abstrait. Elle s'efforce d'apprendre les genres, les médiums, les caractéristiques, les courants, les techniques. Elle s'efforce d'atteindre cette certitude du bourgeois-bohème qui regarde avec admiration une plaque d'égout fixée sur un cupcake en déclarant que cela est grand, profond et magnifique, d'un aplomb qui lui donne à croire qu'il vient de trouver un sens à sa vie dans la rouille et la pourriture qui gagnent l'installation.

Et elle aimerait l'apercevoir, le toucher du doigt, ce sens de la vie que les autres prétendent d'ailleurs rarement avoir trouvé.

Elle est idéaliste. Elle est désabusée. Enthousiaste et révoltée. Froide et apathique. Patiente parfois, incapable d'attendre d'autres fois. Gentille et sociable un instant, en saturation le

suivant. Clara et Sara. Elle et les autres, elle et le monde, elle et ses émotions qui la dominent quand elle essaie tant de les dominer.

Elle trouve la grandeur dans différents concepts. L'art, parfois, la beauté, parfois, une inconnue dans le bus, un paysage qui s'étale indolent, une page de catalogue Ikea. Parfois c'est l'esthétisme d'une pensée qui s'agence et forme un ensemble magnifique et magnifiquement logique. Un problème d'algèbre, une forme géométrique compliquée, un raisonnement puissant qui amène à un *CQFD* satisfaisant. L'instant magique lorsqu'elle termine une histoire, longtemps le regard vide et le cœur plein fixés sur la dernière page du livre qu'elle ne veut pas refermer.

La doux-amertume de la sensation physique et intense du temps qui passe et de la nostalgie qu'elle ressent déjà enfant. Ce sentiment étrange, quand on a huit ou neuf ans, d'avoir déjà tout vécu, tout connu, s'imaginer à la fois dans le ventre de sa mère et très vieille sur son lit de mort, avec entourant son lit toute une famille qu'elle ne connaît pas encore. Et elle imagine ses sentiments, elle imagine les décennies s'étaler derrière elle, elle ressent ces sentiments que lui évoqueront ses enfants à son chevet, cet homme au visage inconnu qu'elle aura aimé si longtemps, au moins cinquante ou soixante ans, qu'elle laissera derrière à regret mais avec dans le cœur cette chaleur de celui qui part en sachant qu'il a réussi tout ce qu'il pouvait réussir. Elle a huit ou neuf ans, et elle connaît cette paix dans son âme en laquelle elle ne croit pas, dans son cerveau et dans son corps, du vieillard qui a bien vécu et qui est prêt à mourir. Elle s' imagine et elle connaît la douleur effroyable de perdre des proches qu'elle n'a pas encore rencontrés, de perdre ses parents, ses amis, elle ressent la brûlure de la trahison et en mâche le goût amer, le soir dans son lit sans vouloir dormir, en partant toujours plus loin dans les méandres de ses pensées. Ce lit, ce soir, cet instant infini avant de dormir, ils sont ses monstres sous le lit et ses amis imaginaires. Elle les adore et les déteste selon les caprices de son imagination infinie. Elle pleure parfois, rit silencieusement, en elle-même, éprouve des

sentiments que Clara, dans sa pauvre vie réelle, ne connaîtra jamais. Elle fait l'expérience de la solitude absolue et de la joie absolue. Elle rallume la lumière pour écrire ses pensées, elle le leur doit bien, elle sait que sinon tant d'elles disparaîtront sans laisser une trace, et qui d'autre qu'elle pourra les penser, alors, si elle les laisse s'échapper ? Alors, même les yeux brûlés de fatigue, elle sort de son demi-sommeil, elle allume la lampe, elle saisit le carnet qui est toujours à son chevet, là où elle imaginait un instant auparavant des enfants qui l'aimaient, et elle couche sur le papier ses pensées qui sont les seules à être toujours là, à vraiment faire partie d'elle. Un haïku, un problème de géométrie, une pensée intrigante qu'elle n'a pas le courage d'explorer ce soir, mais qu'elle n'a pas le courage non plus de laisser partir, qu'elle se sent le devoir d'extirper de l'obscurité pour la faire rejoindre le monde infini et incomplet des mots qui ont un jour été écrits. Elle a dans la tête l'image d'une tour de Babel, bibliothèque d'Alexandrie, temple de la connaissance, où seraient tous les mots, toutes les phrases jamais écrites, toutes les vérités jamais découvertes, veillés par une bibliothécaire exigeante et infiniment bienveillante, la connaissance elle-même, la vérité réelle, celle à laquelle elle cessera de croire.

Alors quand parfois, le soir, elle a ses pensées fascinantes, elle sent que si elle ne rallume pas la lumière pour les écrire, elle aura trahi quelque chose, trahi les mots et leur monde, et c'est bien pire que de trahir quelqu'un de réel et vivant. Et quand, parfois, elle relit ses notes le lendemain matin, ou bien des mois plus tard, et qu'elle ne comprend rien à ce qu'elle a écrit, que les mots se sont troublés, que le sens de la révélation s'est enfui rejoindre les monstres sous le lit dans leur vacuité sombre, elle se sent horriblement mal, affreusement coupable, indiciblement inutile. Comme si elle n'avait de valeur que dans ces instants de transcendance et de grandeur, qu'elle est si désespérément incapable de retenir. Elle passe à côté des mots importants et des pensées fascinantes. Elle ne retrouve que des gribouillis et des absurdités. Pire parfois, des clichés. De mauvaises idées. Des mots d'enfants, des mots stupides, des

mots laids. Des mots qu'elle n'aurait jamais dû dire, jamais dû écrire, elle devait mieux à sa pensée et au système global dans lequel elles avaient été générées. Elle avait eu des révélations transcendantes, presque religieuses, absolues, et les avait aussitôt oubliées. Un sens à sa vie, un sens à l'univers, à la beauté, à la souffrance, entraperçu un instant, envolé, disparu, évaporé et dont bientôt seule la coquille vide du souvenir persiste, elle sait qu'elle a admiré cette révélation, et elle s'en est allée, happée par un petit-déjeuner, une journée ordinaire, un contrôle de maths.

Une journée de cours comme mille autres, contrainte infiniment répétée et toujours différente. Un jour son intérêt est piqué, l'heure qui suit elle est toute possédée de tristesse, de désillusion, d'absurdité. Une heure encore, c'est la colère, l'ennui, le sarcasme. Au détour d'un programme trop facile qu'elle se refuse à vivre, une illumination, une émotion, elle est touchée. Horrifiée, émerveillée, happée, dans un entre-deux qui ne s'exprime pas toujours.

Un cours sur la Shoah, c'est une chose. *Nuit et brouillard*, des abats-jours en peau humaine et des oreillers rembourrés de cheveux, comme gonflés de pensées désespérées et d'espoir disparaissant, c'est autre chose. Une fascination indicible devant l'horreur réelle. Qui a bien pu mettre tout cela en place ? Qui en a formé le projet, qui l'a approuvé, comment cela s'est-il créé ? Qu'ont-ils ressenti, les bourreaux et les victimes, les bourreaux-victimes peut-être ? Certains ont-ils regretté ? Savaient-ils ce qu'ils faisaient ? À quoi pensaient-ils en charriant des brouettes de cadavres et en tondant des crânes faméliques ? Ceux qui étaient des victimes et qui ne survivaient qu'en accomplissant les infâmes besognes, auraient-ils préféré être morts ? Étaient-ils soulagés d'être au moins utiles pour ne pas être mis à mort ? Comment un tel projet, aussi systématique et aussi pleinement *efficace*, avait-il pu voir le jour ? Comment expliquer la haine profonde et radicale pour une entité aussi absurde et dépersonnalisée qu'un peuple ? Pourquoi, elle-même, ne se sentait-elle faire partie d'aucun peuple, ni nazie ni juive, ni française ni écolière ni blanche, ni aucune de ces caractéristiques contingentes ?

Surtout, comment pouvait-on être à ce point persuadé d'une chose ? Comment pouvait-on avoir assez de volonté pour poursuivre des projets aussi titanesques, et réussir ? Comment pouvait-on baser tant d'efforts, d'espoirs, de travail et de manipulation sur une idée aussi vague, absurde, irrationnelle, que la haine de l'autre ? Comment pouvait-on soutenir l'idée d'une société unie et en exclure tout un pan ?

Elle ne comprenait pas. Elle était admirative de cette volonté à toute épreuve et de cette capacité à avoir des convictions et à agir en conséquence. Elle était fascinée par la puissance d'une volonté appuyée sur des bases aussi peu établies. Irrationnelles. Morales, et par-là même incompréhensibles pour elle. Comment convaincre des millions de gens, d'individus, de subjectivités, que le groupe dans son ensemble a du sens ? Tout cela n'en avait aucun pour elle. Et elle restait horrifiée et fascinée, incapable de détourner les yeux de l'écran où s'étaient étalés des centaines d'objets personnels, qui avaient appartenu à des gens disparus qui avaient tenu à les emporter avec eux dans ce qui serait leur dernier voyage. Et on était tous bien peu de choses...

Comment rentrer chez soi après ça ? Regarder la télévision, jouer à un jeu, manger un repas en famille, comme si rien ne s'était passé, comme si la vie avait un sens, comme si l'être humain n'était pas qu'une gigantesque mascarade rendue vivante par des pluies d'émotions envahissantes et incontrôlables, et contrôlables pourtant, influençables, par des gens qui avaient peut-être de bonnes intentions, ou peut-être pas, et pour qui tous les moyens étaient bons pour transformer leur réalité, aux dépens de celles des autres ?

Elle-même n'avait guère d'ambitions en terme de changer le monde ou sa petite réalité personnelle. Elle ne savait que subir, se faire balloter par les vagues de ses émotions-tsunamis, ses colères, ses fascinations et ses tristesses, ses instants de grandeur poétique, ses dégoûts absurdes. Le monde était une donnée cruelle avec laquelle elle devait composer, et où elle ne savait faire que survivre.

Même survivre, parfois, était trop. Elle était parfois trop dans le présent, trop dans la souffrance, elle ne voyait plus le temps qui passait autrement que comme la vague qui rejetait encore et encore son corps blessé sur la grève, et elle faisait la grève de vivre. Elle n'était plus au monde. Parfois le monde voulait se rappeler à elle, un devoir, un oral, une interaction à avoir et une réalité à vivre, contrainte. Elle n'était plus au monde. Ses yeux voilés, son attention partie, mais contrainte. Le vide, tant que la contrainte n'est pas trop forte. Mais contrainte. Les larmes, alors, comme échappée ultime à l'omniprésence du présent, elle n'est qu'une fille, les larmes marchent toujours, souvent elle peut fuir, loin des gens, dans le noir des bras et des cheveux des gens si la contrainte est là. Elle fuit. La contrainte.

La contrainte !

Le monde est trop présent, les émotions trop grandes et dévorantes, elle qui est si persuadée qu'elle ne peut ressentir aucune émotion, qui se sent une telle pierre dans le monde de contrainte !

La contrainte !

L'omniprésence du monde.

Le noir, enfin. Le vide. Le sommeil. La façon qu'a la lumière d'être plus chaude quand elle ferme les yeux. Se rouler en boule. Dans la lumière. Paupières fermées. Fuir la contrainte. Laisser la crise passer. Dormir, pour endormir la douleur, et se réveiller contrainte. Car demain existe toujours, dans ce présent trop présent, il frappe lancinant à la porte, la conséquence, la contrainte de l'avenir qui la force à tenir compte du réel pour aujourd'hui et pour plus tard.

Demain elle reviendra, dans l'émotion la plus grande cette angoisse est présente, inexorabilité du temps, autre contrainte encore, le temps et l'espace se figent et leurs pensées pourtant ne disparaissent pas entièrement. Demain elle devra revenir, retrouver les gens, les excuses, la contrainte des excuses et la contrainte du faire semblant permanent. La contrainte de survivre

à l'absurdité et à l'émotivité face au monde. La contrainte qui parfois brise la carapace de pierre dont elle tente d'enserrer les émotions ingérables. La contrainte d'assurer qu'elle va bien, qu'elle ne sait pas vraiment ce qui la fait craquer parfois, comme si ce n'était pas la trame du réel lui-même.

La carapace, est-elle une contrainte ? Le monde alors est-il libérateur ?

Contrainte !

Le monde parfois, pourtant, fait rêver. Il offre de ces grands concepts qui la laissent admirative. La volonté. La grandeur. Le sublime. Parfois aussi le succès, la gloire, le fait d'être compris, diffusé, encensé. Avoir enfin l'impression qu'on a compris le monde, puisque le monde nous rend son regard et nous reconnaît comme réel. Elle se demande, serait-elle plus heureuse riche et célèbre ? Cette envie vague, que signifie-t-elle ? Veut-elle le pouvoir, l'adulation ? Simplement la compréhension des autres, la reconnaissance de ses souffrances, la légitimation de ses ressentis ? Simplement, ne plus se sentir si seule. Recevoir la confirmation qu'elle n'est pas unique dans ses douleurs et ses sentiments. Si, au passage, elle peut devenir riche, tant mieux, l'argent adoucit la contrainte, laisse le temps au temps pour se développer, espérer s'achever, se retrouver avec soi, être bien malheureuse encore, mais avec le mince espoir d'arriver quelque part. Et si les réflexions et la découverte de soi ne suffisent pas, la richesse c'est encore la possibilité de se distraire, à outrance. Oh, bien sûr, elle a vu les films, elle a lu les livres, d'*American Beauty* à *Madame Bovary*, la richesse ne peut rien pour le vague à l'âme. Le temps libre n'est qu'un gouffre, un piège, des sables mouvants où elle pourrait se perdre. La richesse qu'un moyen d'oublier, de droguer la réalité. Les drogues, l'alcool, elle les voit comme des fins possibles, des issues, des histoires qui pourraient bien s'écrire et qui pourraient bien être la sienne. Et l'histoire, on ne la sait qu'à la fin, et comment vivre en écrivant l'histoire, sans savoir où elle va, sans savoir quelle trace elle laissera, comment un lecteur percevrait cette histoire, comment elle-même, surtout, la percevrait, c'est

l'unique valeur qu'elle peut donner à sa vie, s'imaginer mourir, et se demander si sa vie aura été belle, pas heureuse, pas agréable, mais esthétique, grande, et qu'elle puisse la voir comme telle.

Mais au quotidien... Elle cherche la grandeur et la beauté d'une vie entière dans la routine d'un matin. Elle cherche le sentiment de plénitude d'une vie bien vécue dans les réalisations d'un jour, et souffre de chaque contingence, de chaque mondanité, de chaque décision à prendre qui lui semblent par trop absurdes et qui pourtant dans leur somme devraient la conduire vers cet idéal qu'elle-même ne pourra jamais contempler.

Elle s' imagine mourir. Vieille, jeune, dans un lit, dans une voiture, aux mains d'un tortionnaire violent et sadique. Elle s' imagine lutter pour sa survie tout en s'imaginant mettre fin à ses souffrances, elle s' imagine raisonner et ruser face à un vicieux tueur en série, et se sent au quotidien si dénuée de présence et de stratégie. Elle ne sait pas vivre, survit, et s' imagine pourtant en héroïne ; il y a un attentat, elle sauve tout le monde ; il y a un maniaque qui enlève toute sa classe, elle sauve toute sa classe ; il y a une énigme à résoudre pour sauver le monde, elle sauve le monde. Son complexe d'infériorité, son complexe de l'imposteur, son complexe du héros, elle les lit en elle et en ligne, elle se diagnostique toutes les maladies qui n'expliquent qu'à moitié son étrangeté et son incapacité à vivre comme elle voit les autres le faire, et pourquoi n'en aurait-elle qu'une, de toute façon, et elle sent confusément ou parfois très précisément que les rouages sont infiniment multiples, et qu'elle est la seule, de tout le temps et de tout l'espace, à être là où elle est, à l'instant même, dans sa tête, cette tête précisément, et il n'y a pas de Doppelgänger, pas de double, maléfique ou non, pas d'autre elle-même, juste quelques résonances et beaucoup de solitude.

Sa tête, même, où est-elle ? Est-ce là sa pensée ? Où est-il, ce je pensant que Descartes pensait avoir trouvé ? Est-il toujours le même ? Existe-t-elle, sur la durée, est-elle un corps, a-t-elle un corps ? Ces questions, que ses professeurs de philosophie s'amusaient à poser, elle

les ressentait au plus profond de son corps, ou, pour être plus exacte, au plus profond de l'obscurité dans laquelle naissent ses pensées et ses sensations.

Comment les autres pensent-ils ? Mon expérience de pensée est-elle unique ?

Un jour, elle en parle avec deux amis. C'est une soirée pyjama, tout le monde dort dans la même pièce et le noir est presque total - l'est-il jamais pleinement ? Ils discutent dans l'obscurité pendant des heures, exposant leurs pensées, et de ces réflexions qui n'acceptent d'éclorre qu'au milieu de la nuit. Où ressent-on sa pensée ? Elle, et une des amis, ressentent sa pensée dans sa tête. Sous son crâne. Derrière ses yeux. Oui, c'est là qu'elle pense, là que les scènes se déroulent, là qu'elle ressent sa vision du monde. Derrière ses orbites s'étend ce noir profond où naissent les mots et les quelques vagues images de la pensée. Les pensées non formulées, appuyées sur des sensations et des fulgurances. Les instincts qui s'imposent, les pensées qui n'ont pas besoin d'être formulées pour être intégralement présentes. Les sensations, aussi ? Elle ne parvient pas à saisir le moment. Si elle a mal, est-ce à la main qu'elle a blessée ou dans sa tête qui ressent cette douleur ? Là, oui, parfois, peut-on peut-être dire que le message n'est pas dans sa tête. Qu'elle ne l'y ressent pas. Mais les réflexions, les imaginations, les fantasmes et les angoisses, tous, derrière ses yeux, tous, enfermés dans le noir de sa tête, tous, incongrus dans les autres parties de son corps. Elle pense du sommet de sa tour de verre, détachée de son corps. Mais elle n'est pas la seule, n'est-ce pas ? Son amie, qui est là dans le noir, qui la comprend parfois si bien, qu'elle comprend parfois si bien, elle aussi est dans sa tête, sujette pensante, plus que nulle part ailleurs ?

Et le *plaisir* ? Où le ressent-elle ?

Un jour elle lit que le cerveau est le principal organe sexuel. Elle veut bien s'en persuader. Elle s'en persuade tellement que la prophétie est auto-réalisatrice. Elle ne peut plus éprouver de plaisir. Son cerveau la rattrape. Autrefois dans l'innocence ce fut facile, et aujourd'hui rien n'est possible. Elle a découvert son corps vers treize ans, dans un onanisme enivrant, elle a

pensé qu'elle n'aurait jamais plus besoin de personne. Qu'elle serait autosuffisante. Ces plaisirs n'avaient pas besoin d'images, de corps étrangers, autrui catalyseur, elle était dans ses sensations, pures.

Son cerveau la rattrape !

Un jour elle en parle avec des amies. Il paraît que les filles ne font pas ça. Ce n'est que pour les garçons, ils ne pensent qu'à ça, et les filles n'ont pas ce genre d'instincts. Elle sait que ce n'est pas vrai. Pourtant elle ne le fait déjà presque plus.

Un garçon lui demande un jour si elle se masturbe parfois. Elle a honte, dans un mouvement instinctif elle dément, elle rougit, elle se demande de la vérité ou du mensonge lequel est plus humiliant, elle dit non, bien sûr que non, et ce garçon la met mal à l'aise. Et elle a une réputation, qui la met également mal à l'aise, à protéger. Cette réputation qu'on lui attribue et qu'elle ne comprend pas, qu'elle ne cherche pas à créer, qu'elle a pourtant et qui la protège.

Un jour elle se rend compte qu'il y a bien longtemps que son corps s'est éloigné d'elle. Elle a tout intellectualisé. Le plaisir n'existe plus que dans sa tête, dans les livres, dans les histoires, à peine des livres, qu'elle lit à profusion, pour faire passer un temps qui lui fait mal. Elle s'en rejoue les histoires le soir, pour s'aider à dormir, pour s'occuper l'esprit et ne pas penser, ne pas réfléchir, ne pas se demander pourquoi elle continue à vivre.

En vain, bien sûr.

Dans ces histoires qu'elle joue derrière ses yeux, en pensée, elle n'est jamais. Ce sont d'autres, des gens normaux, leurs sentiments et leurs sensations, qu'elle imagine, instinct malaisé. Elle n'est pas là dans ses propres fantasmes. À peine là en sujet et en pensée, en spectatrice. Son corps, purement absent. Sa main ne se glisse pas dans son pantalon de pyjama. Sous sa chemise de nuit. Elle est parfaitement immobile, à regarder sans images les sensations de caractères fictifs qu'elle peine à imaginer, pour oublier les réalités de sa vie.

Elle lit, elle lit, elle est peu exposée aux images, et pourtant les images dans sa tête sont crues, les sentiments souvent tranchés, les sensations violentes.

Son cerveau l'a rattrapée.

Des années durant elle œuvre à se détacher de son corps.

Un jour elle joue à se détacher de ses sens.

Le lendemain à se détacher de sa douleur.

Le jour suivant à se détacher de ses pensées.

Elle lit des articles sur la dépression. Elle ne sait si elle s'y reconnaît parce que là est la réponse à tous ses questionnements, depuis ses jeunes années, ces jours où à sept ans elle pleurait déjà d'en avoir *marre de tout*. Ou bien peut-être les crée-t-elle, ces symptômes caricaturaux, ces cicatrices misérables, ces tristesses omniprésentes. C'est comme une fable, mais quelle est la morale ? Un conte sombre et préoccupé des malheurs de la vie... Une tristesse qui s'entretient elle-même, un étrange monstre sous son lit, l'abîme qu'elle a tant regardé et qui regarde en elle. Elle invente des histoires, des justifications, elle lit des histoires, des fables, des contes. Elle devient un personnage. Elle se regarde de l'extérieur. Se vautre dans les clichés qu'elle ne détecte pas comme tels, détestant tous les autres. Sourit de ses propres malheurs, s'ils font une bonne histoire. Rit des ironies de ce personnage qui n'est qu'à moitié elle. Un personnage...

Il était une fois une petite paysanne qui était née malheureuse, ou bien l'était devenue, nul ne pouvait plus le dire. Un beau jour dans le royaume où elle vivait dans une paix relative, il lui vint à l'esprit que son corps était une faiblesse ; elle ne donna plus de valeur qu'à l'intellect, autrement dit, non pas toutes ses pensées et sensations, mais seulement les plus rigides et ennuyeuses, qu'on appelait, raisonnements. Elle aimait les raisonnements, parfois. Ils avaient une beauté toute faite de plénitude et de vérité vraie. Pourtant, quand il lui apparut que les raisonnements étaient eux-mêmes faillibles et qu'en réalité il n'y avait aucune vérité vraie, elle résolut, par esprit de contradiction, de faire disparaître corps et sensation et de devenir un pur esprit, maintenant que celui-ci ne pouvait plus prétendre à la vérité.

Le premier jour après cette décision, elle décida que ses sens et ses réflexes étaient stupides. Elle s'évertua à dénaturer leurs conclusions, décréta que nulle odeur n'était moins agréable que sa voisine, afin de n'en vexer aucune, que tous les paysages se valaient, et que le spectacle désolant d'un chat écrasé couvert d'asticots n'était pas moins réjouissant qu'un salon chaud illuminé au cœur d'une tempête hivernale.

Elle s'évertua ensuite à rejeter tout entières ses sensations, à ignorer les odeurs qui chatouillaient son nez et à refuser les images que lui envoyaient ses yeux. Elle apprit, au prix de grands efforts, à ses yeux à voir flous et rester fixes comme ceux d'une corneille morte.

Le deuxième jour, après avoir tant travaillé sur elle-même, elle décida que ses douleurs lui étaient des entraves. Bassement corporelles et plébéiennes, les peines de son corps distrayaient son esprit de sa supériorité manifeste sur ce corps. Illégitime, donc, ce corps, comment pouvait-il se permettre ce sacrilège ?

Elle fit la chasse aux douleurs. Elle refusa d'écouter ses douleurs. Elle se fit mal, volontairement, afin de pouvoir ignorer ce mal. Les douleurs les plus longues sont toujours les meilleures. Celles qui permettent de sentir la douleur venir, de la théoriser, de la réifier pour en faire un concept, et non plus une sensation. Fermer les yeux, serrer les dents, laisser

la longue douleur venir sans lui accorder le droit de détourner une pensée. Malheureusement, la jeune fille ne se rendait pas compte qu'en forçant son esprit à rejeter la douleur, elle ne pensait qu'à elle. Et la douleur restait dans son âme bien plus longtemps qu'elle était restée dans son corps. La douleur d'être soumise à la douleur, de l'appréhender en toutes choses, de l'imaginer partout, voilà ce qui hantait notre jeune fille.

Elle estima, cependant, que son travail sur la douleur était achevé. C'est qu'elle ignorait que la douleur, physique et morale, s'en était allée se cacher un peu plus profondément dans son esprit.

Le troisième jour, la jeune fille se réjouit de l'avancée de son travail. Désormais, elle ressentait au plus profond de son corps la vérité vraie : elle n'était qu'un pur esprit, indépendant de tout corps.

Ce furent alors ses pensées qui la torturèrent. Être un pur esprit, c'est horriblement fatigant et douloureux. Imaginez, vous : lorsque vous vous cognez le pied, vous avez mal. Un bon juron, un coup de pied au pied de la table, et tout va mieux. Mais si, comme elle, vous refusez d'avoir mal, ou plutôt de reconnaître que vous avez mal, c'est votre cerveau qui a doublement mal. Vous ressentez votre douleur au pied, dans votre cerveau, et la douleur de la pensée qui pense qu'elle maîtrise la douleur mais pas tout à fait et en fait elle a quand même mal, mais a-t-elle mal en pensée ou au pied, et la douleur n'est qu'un influx nerveux, c'est lié au cerveau, et la pensée au cerveau, et la pensée ! La pensée !

Ce troisième jour, elle eut besoin de lunettes, parce que refuser de voir le monde avait abîmé ses yeux, et, hélas, elle devait encore voir le monde pour subvenir aux besoins ridicules de ce corps qu'elle ne pouvait totalement nier. Elle se rendit compte que lorsqu'elle voulait convoquer dans son esprit une sensation, une odeur, le goût de la dinde rôtie ou du gâteau au chocolat, rien ne venait. Ne voulait-elle pas être un simple esprit, me direz-vous ? Et bien, oui, mais les souvenirs des sensations, ce ne sont pas des sensations, ce sont des pensées. Et

elle avait tellement décharné ses sensations qu'elle les avait toutes oubliées. Elle s'était si bien entraînée à ne rien ressentir qu'elle ne ressentait plus rien, et les seuls sons, odeurs, images, douleurs, qui lui parvenaient, étaient des distractions affreuses et des douleurs indicibles, ternes et mornes.

Elle n'accédait plus à ce que sa pensée avait théorisé de plus beau : le sentiment de sublime, animal, et pure sensation. Et, comme elle n'arrivait pas à rejoindre ses sensations, comme elle n'avait même pas la sensation de les avoir perdues, toute perdue dans ses pensées, elle se figura que son mal-être était dû à ses pensées elle-même, et elle ambitionna de les détruire.

Alors se leva le quatrième jour, et la jeune paysanne décida d'oublier ses pensées et ses idéaux, que si les étapes précédentes l'avaient coupé du monde, elle allait devenir une coquille vide, qui ne pourrait plus souffrir. Rien d'une âme en peine. Simplement la vie simple d'un petit animal, quelconque et insignifiant.

Pourtant, malgré tous ses efforts, elle ne pouvait se rappeler toujours qu'elle devait se distraire, et oublier ses pensées, sans y penser. Comme le jeu auquel il ne faut pas penser, elle pensait son impensée et perdait aussitôt.

Au soir du quatrième jour, la petite paysanne avait la sensation de ne plus rien avoir, de ne plus rien savoir. Ses pensées refusaient de disparaître, elle ne ressentait plus les sensations que comme des influx négatifs et inconfortables, les émotions comme des ennemis qui se jouaient d'elle. Et elle n'avait plus de plan, plus de solution, plus d'idée sur laquelle travailler le cinquième jour.

Elle avait tout perdu.

Voilà. C'est un conte, bien sûr, et c'est aussi l'histoire de Sara, à quinze, seize, dix-huit ou vingt ans. En marche vers la destruction d'elle-même par ambition de renoncer aux vulnérabilités de son corps, puis de son esprit. Être vide pour ne pas être, être malheureuse, être en souffrance, être.

Voilà, Sara a vingt-deux, vingt-trois, vingt-six ans. Elle vit, la réalité l'a poussée si fort et si vite qu'elle a réussi sa vie. Paraît-il. Elle a un métier, gagne son pain et ses épinards, et même le beurre et le foie gras pour les agrémenter. Elle est reconnue comme un membre productif d'une société qui la met en défaut. Elle joue par pragmatisme le rôle de l'adulte qu'elle ne se sent pas être, se hérisse quand on la décrit comme une femme, et prend toutes les bonnes embouchures de la vie, si la réussite sociale devait juger ses choix.

Elle ne pourrait pas dire qu'elle déteste cet état de fait.

Elle ne l'aime pas non plus.

C'est pratique. Pragmatique. De toute façon si elle ne faisait pas tout bien, que ferait-elle ? La liberté, est-ce l'autre nom de la galère, de la misère, de la précarité ? Ce van avec lequel elle s'imagine parcourir le monde, est-ce un investissement sur l'avenir ? Que sera-t-elle et qui sera-t-elle, si elle laisse tout tomber, si elle envoie tout valser, et se lance dans l'inconnu ? Comment vivra-t-elle, comment supportera-t-elle son besoin infini de contempler son esprit, son vide, et de ne rien faire ? Combien de temps perdra-t-elle à se débattre pour seulement survivre ? Ce n'est pas sa valeur humaine ou sociale qui est attachée à celle inscrite sur ses relevés de comptes épargne. C'est le prix de sa tranquillité et de son temps. Elle pourrait se contenter de peu, elle se contente de moins que peu, elle amasse en espérant un jour acheter sa liberté définitive.

Elle essaie de survivre en attendant.

Qu'attend-elle seulement ?

Une illumination, ce serait bien, merci et au revoir.

Une vocation. Une raison de vivre. Une volonté forte et farouche d'arriver quelque part et de réussir quelque chose, un allant indéniable qui ne couvre pas simplement la nécessité de rester en vie.

Sara a vingt-cinq ans, un quart de siècle, et elle se demande encore quand elle pourra se rendre compte qu'elle est devenue grande. Que ses inquiétudes et ses incertitudes adolescentes ont cédé devant l'ordre établi des vies d'adultes. Elle sent, confusément, le ridicule de cette attente d'enfant. Mais vivre, se prendre en main, suivre les maximes creuses de la motivation de réseau social, c'est tellement épuisant.

Encore une chose dont elle ne pourrait dater l'origine. Passés seize, dix-huit ans, ou depuis toujours peut-être, Sara est fatiguée. Épuisée. Vidée. Vannée.

Sara a vingt-cinq ans, un quart de siècle, et elle sait bien que tout repose entre ses mains. Mais entre le courage de faire tout ce qu'elle doit faire, et celui de faire tout ce qu'elle devrait faire, elle n'en a qu'un. Alors elle remplit sa fiche d'imposition, elle prend rendez-vous chez le médecin pour le rappel de ses vaccins, alors même qu'il faut appeler et parler à une vraie secrétaire. Elle achète un appartement, elle investit comme un père de famille à dix ans de la retraite, elle se nourrit tant bien que mal. Et elle laisse tout en bas de la liste les tâches qui peuvent attendre : *trouver une raison de vivre. Changer. Trouver un objectif. Vivre.*

Comme ça, se dit-elle, quand je saurai enfin, je serai en position de tout changer dans ma vie. J'aurai la situation, la liberté de ne plus travailler, au moins pendant quelque temps.

Voilà. Sara a vingt-six ans. Elle a la sensation de ne plus avoir de rêves, depuis longtemps. Elle se demande si elle en a vraiment eu un jour. Elle essaie de se rappeler, de s'imaginer à six, dix ou douze ans, rêvant d'être popstar ou actrice. Elle essaie de se rappeler les métiers qu'elle s'imaginait faire et les vies qu'elle s'imaginait vivre. Un jour mère de famille, mariée, un jour institutrice, ou prof, selon l'avancement de sa vie scolaire. Un jour mère célibataire, vadrouillant partout avec son enfant. Un jour artiste.

Et ce petit rêve, secret, ridicule, mais qui a toujours été là, tapi, devenir écrivain. Pas pour les livres qu'elle écrirait, non, plutôt pour l'idée d'être écrivain, d'être lue, reconnue, de montrer ses pensées à des gens qui ne seraient pas tristes ou choqués ou déçus, ou pire, moqueurs. Des gens qui s'identifieraient à elle, qui diraient : "voilà quelqu'un qui, pour la première fois de ma vie, me comprend". Elle voudrait être cet auteur pour les autres, celui qu'elle a toujours cherché elle-même, partiellement trouvé, par qui elle a souvent été déçue.

Il y en avait, pourtant, des auteurs qu'à première vue elle aurait pu reconnaître, qui auraient pu lui sembler des prédécesseurs illustres et rassurants.

Hélas, bien souvent, il lui suffisait de lire leur œuvre pour voir qu'ils n'avaient en fait rien en commun. Oui, en regardant un documentaire ou un film sur les grands romantiques, sur Flaubert, sur Verlaine, sur Rimbaud, elle disait, *peut-être*, peut-être ont-ils une réponse à ses questionnements, tissée entre leurs lignes. On lui racontait l'histoire de *Madame Bovary*, et elle se disait qu'enfin elle avait trouvé. Une femme qui a tout, qui s'ennuie de la vie commune et vulgaire, une *poète*.

Elle avait détesté.

Méprisé cet être de papier, bien plus qu'elle avait pu espérer l'aimer. Emma était médiocre, humaine, animale, stupide même. Méprisable. Détestable. Elle avait cette réalité que Sara rejetait en elle-même. Elle avait cette animalité et ce désir que Sara rejetait, tout en désespérant de ne pas les trouver en elle-même.

Alors elle voulait être sa propre héroïne, vivre une vie de roman, être Werther et Rilke, être Rimbaud et le Grand Meaulne, être Peter Pan et Mauriac. Être un cliché, elle qui les détestait tant. Être une histoire, elle qui en avait tant lues. Peut-être simplement être mémorable, ne pas l'être en tant qu'être social et humain, l'être en tant qu'œuvre, se créer comme tel, être au monde comme sur un théâtre et maîtriser enfin ce que l'on paraît être.

Elle ne voyait que cette solution pour être, être reconnue par les autres pour son esprit et son personnage, être un personnage de son propre roman, vivre une vie de mots et de papiers, quitte à avoir déjà renoncé à la matérialité de son corps et de son existence.

Et surtout, ne pas mettre de mots sur ces ambitions troubles et secrètes, ne pas y voir le cliché ni la contradiction, ne pas voir que le rêve n'était que paraître, ne pas voir que même dans ce rêve elle n'existait pas, ne pas voir à quel point elle se détestait pour rêver ainsi de s'effacer devant l'ombre d'un magicien d'Oz qu'elle ne maîtriserait pas.

Sara a vingt-six ans. Autant de débuts de romans, d'idées et d'ébauches, dont elle se détourne aussitôt, auxquels elle ne consacre que quelques secondes. Des pensées couchées sur le papier, des poèmes, des phrases solitaires et des phrases perroquet, qui reviennent hanter ses mots encore et encore. Des journaux commencés dans l'idée de n'être jamais finis, et qui pourtant l'avaient été. Des pensées et des souffrances étalées sur les pages, peu d'enthousiasmes, le papier ne sert pas à cela - ou bien ses enthousiasmes sont-ils par trop dans la réalité et pas assez dans le moment d'éternité suspendue de l'écriture. Là-bas dans l'écriture elle ne sait que souffrir, trop habituée. Là-bas dans les mots son esprit est une bête sauvage qui s'empare d'elle et qui la mate, là-bas elle n'a pas de volonté et écrit, automatique, et relit, en pleurs, les pensées d'une autre qui résonnent étrangement en elle, comme un pont unique entre ses deux facettes.

Sara a vingt-six ans et elle s'enfonce dans la routine de la réalité. Elle se sent mieux, elle oublie parfois que ce mieux n'est que du vide. Elle retient sa respiration, ne vit pas vraiment, fait ce qu'elle est censée faire, réussit amèrement. Sara a vingt-six ans et retourne parfois à son vieux rêve de grandeur et d'écriture, terrassée par l'ampleur de la tâche et la petitesse de sa volonté. Elle attend que l'œuvre lui arrive. Elle ne se reconnaît pas dans les poètes du labeur. L'Oeuvre doit venir avec le temps, seule, s'imposer, être plus grande qu'elle, l'Oeuvre est le seul enthousiasme dont son sombre double sait faire preuve.

Elle s'oublie. Elle ne lit plus. Se divertit. Détourne son esprit de son état de création. Se réveille parfois, au détour d'un livre, d'un film, d'un documentaire. Les histoires de génies ne manquent pas, et elle se demande encore pourquoi elle n'en fait pas partie. Elle essaie de retourner à sa vie réelle et corporelle, sans grand succès, et en même temps essaie de devenir ce poète éthéré et purement de papier, sans grand succès. Son cœur, depuis longtemps racorni, ne balance pas. Les dernières synapses de son esprit malade se rebellent quelquefois. Entre deux instants de vide, entre deux distractions bienvenues mais qui ne la satisfont pas, elle rêve encore d'avoir de l'importance pour quelqu'un et d'apporter sa pierre à l'édifice de l'art et de la connaissance, d'apporter quelque chose à la Vérité et à la Beauté.

Mais elle ne voit plus le beau. Elle ne voit plus le vrai. Elle ne ressent plus rien. Elle s'est coupée de la vie. Elle vit comme un robot, fait tout comme il le faudrait, n'en retire aucune joie.

Lorsqu'on lui donne son premier travail, et bientôt sa première promotion, elle n'est ni heureuse ni fière, elle est vide et apeurée, se demande si elle sera à la hauteur, se demande si elle veut de tant de contraintes et de responsabilités, se demande si refuser de se lever le matin ne serait pas plus simple et plus satisfaisant, au moins pour les quelques jours où sa vie se poursuivrait. Elle imagine ensuite le renvoi, l'abandon de ses proches, ils tiendraient jusqu'après l'hospitalisation, peut-être, et puis quoi, ensuite ? Les factures qui s'accumulent, les minima sociaux, perdre son appartement, perdre ce qu'elle avait déjà obtenu de la vie.

Décevoir ses parents. Décevoir ses amis, ou ceux qu'elle tient pour tels. Ceux dont elle s'imagine qu'ils s'en iraient bien vite si elle devenait un tel poids, et qui leur donnerait tort ?

Elle continue. Elle avance. Elle accepte la promotion, quitte à détester son quotidien, peut-être que ça ira mieux ?

Elle subit la promotion. Elle se sent de plus en plus détachée, de moins en moins investie. Perdue en réunion, distraite à la machine à café, déboussolée face à son ordinateur. Et

personne ne dit rien, personne ne la renvoie, et la distorsion entre ce qu'elle ressent et les retours qu'on lui donne est chaque jour plus grande. Elle fait le minimum, passe plus de temps chaque jour à se détester et à repousser l'instant de se mettre au travail, refuse de plus en plus la communication, et elle reçoit les honneurs.

Elle s'enfonce.

Elle se détache de tout. La vie est un mouvoir, elle qui pensait ne pas même avoir d'illusions. La vie est une comédie, et les gens vivent-ils vraiment cette mascarade pendant des dizaines et des dizaines d'années ?

Elle s' imagine en petit travailleur de bureau des années cinquante. Noir et blanc, bien sûr. Quarante-cinq années à exercer le même poste, derrière la même machine à écrire. Taper des factures, des notes, des lettres de licenciement, pourquoi pas ? Pourquoi même ne pas taper la sienne, tous les jours, encore et encore, Sisyphe absurde de la société de services. Elle ne sert à rien. Elle aimerait n'avoir que des factures stupides à taper quand elle a de réels problèmes à régler et des employés à mettre d'accord. Elle aimerait avoir des tâches complexes quand elle ne fait que modifier à la chaîne un tableur inutile. Elle ne supporte pas de s'ennuyer et elle soupire quand on lui donne du travail. Elle a l'impression de ne rien faire, et d'être sous pression comme un PDG de grande entreprise.

Elle est son image du travailleur de bureau des années cinquante, morne, triste, et noir, et blanc. Elle est la femme au foyer qu'il s'en va retrouver chaque soir, n'attendant plus guère ce moment après quelques années. Elle est la pintade qui cuit dans le four depuis quinze heures, et qui sera encore trop sèche. Que l'un comme l'autre mangeront sans appétit et sans entrain, sans mots et sans humeurs, sans joies non plus.

Ce sont les années cinquante, ils n'ont pas la télévision, alors dans ces imaginations le dîner dure éternellement, la nuit bien sûr est tombée déjà, les dernières bouchées ternes difficilement avalées, le couple des années cinquante s'allonge dans le noir, sans se toucher,

sans se voir, sans diriger leur esprit vers l'autre. Il est vingt heures. Le réveil sonnera à sept heures pour recommencer une journée à l'identique. De longues heures devant eux pour penser en fixant le noir qui les entoure et qui se profile pour leur vie entière, le noir et le silence d'une vie absurde et monotone. Même au lit, même dans le noir, leur vie paraît encore être en noir et blanc. La femme a la coiffure figée et immobile de son époque, même écrasée sur l'oreiller, et un tablier de ménagère. L'homme contemple l'obscurité en costume-cravate sombre et mité. Le papier peint rayé est mangé par le temps, et le robinet de la chambre fuit, au goutte-à-goutte, pour leur rappeler que le temps passe et pour les distraire de toute pensée qui améliorerait leur vie pathétique.

Elle pense souvent à eux, le couple noir et blanc, leur vie triste qui ne finit jamais. Quand elle doit faire quelque chose qu'elle n'a pas envie de faire, quand elle pense à sa vie de travail, elle pense à eux et se reconnaît dans cette tristesse.

Pourtant, quand elle rentre chez elle, elle ne se résout pas encore à ce vide. Elle se rebelle. Elle cherche encore. Elle cherche la distraction, elle cherche la pensée, l'une ou l'autre, mais elle cherche, elle n'a pas renoncé aux excitations de son esprit, si insatisfaisantes qu'elles puissent être. Elle se sent vide, souvent, mais le vide n'est pas encore la texture de sa vie, elle se sent vide, et elle sent confusément que jamais personne ne peut être totalement cette coquille vide qu'elle imagine, l'homme et la femme de classe moyenne, en banlieue, dans les années cinquante. Eux aussi avaient sûrement des petites résistances, des espoirs, des rêves, des colères, des pensées seulement. Nul ne pourrait se résigner autant, n'est-ce pas ? Elle a besoin de le croire. Elle a besoin de croire que le moment où elle fixe l'obscurité submergée par une horrible sensation de vide et de vertige n'est que passager. Elle a besoin de savoir qu'après chaque crise où la pensée hante et ne se déroule plus, où l'angoisse est plus forte que la volonté d'arriver quelque part ou de se distraire, un soleil timide réapparaît. Même si ce soleil n'est que la médiocrité terne des masses distraites par une société de consommation et

d'amollissement du cerveau, comme le prétendent les articles, les débats, les livres qu'elle lit parfois. Parfois elle lit ces articles, entend ces débats, parcourt ces livres, elle se sent profondément coupable de sa paresse intellectuelle, de sa propension à la mollesse et à l'abêtissement. Parfois elle a une réaction inverse, elle méprise ces gens qui méprisent la culture des autres en la niant, qui prétendent que leur culture seulement est *légitime*, que Victor Hugo vaut mieux que J. K. Rowling et qu'on n'invente plus rien d'aussi bien que les auteurs du dix-septième siècle. Puis elle se méprise elle-même. Puis elle se dit que toute culture est apprise, la pédanterie intellectualiste comme la culture geek, la réussite sociale comme la perpétuation du beauf de France. Et donc aucune culture n'est plus légitime qu'une autre. Et donc aucune n'a de valeur intrinsèque. Et donc aucune n'a de valeur tout court. Et donc elle n'a rien à apprécier, rien à poursuivre, rien à vouloir de la vie. Et pourtant elle vit, et doit bien appliquer des maximes qu'elle a prises chez d'autres. Et elle le fait bien. Elle a vingt-six ans, elle a de l'argent, un travail socialement approuvé, tout ce qu'elle devrait désirer, et désire parfois. À la nouvelle année, elle reçoit des messages lui demandant ce qu'on peut encore lui souhaiter, elle qui a déjà tout.

Elle se sent horriblement illégitime, et coupable. Elle joue un jeu dont elle rejette les règles, et joue si bien dans le cadre de ses règles qu'elle fait partie des gagnants de la vie. Et elle se demande tous les jours où est le second set de règles, celui qui donnerait un sens à l'absurdité de ce qu'elle vit, celui qui tiendrait compte de la complexité des systèmes et qui donnerait plus de valeur aux intentions qu'aux réussites, celui qui identifierait qu'elle n'a réussi partout qu'au hasard et qu'elle n'est pas du tout aussi méritante que tous ceux qu'elle a vu se diriger vers des voies moins estimées et où elle se serait estimée incapable.

Elle se déteste. Souvent. Parfois s'adore, s'admire, se vautre dans ses réussites, dans ses facilités, dans la facilité. Elle se déteste. Ce potentiel qu'elle déteste et qu'elle adore, qui lui

simplifie et lui complique la vie, ses contradictions dont elle ne sait pas sortir, cette logique qui ne lui apporte aucune réponse.

Elle les déteste. Ces autres qui semblent avoir trouvé. Ces autres qui semblent prendre des décisions, choisir autrement que par hasard ou par opportunité, qui font les choses par passion et ne se soucient pas de ce qu'ils pourront faire demain. Ceux qui arrivent à vivre dans le présent, pour qui les sensations ne sont pas tour à tour une agression ou un enivrement, qui ne se demandent jamais si la personne même qui les serre dans ses bras existe, si eux-même existent, si la vie existe, si la pensée permet d'accéder à une connaissance quelconque, si la pensée est réelle, s'il n'y a pas un marionnettiste malveillant ou un joueur sur son ordinateur qui programme en elle ces pensées défaitistes et cette illusion de libre-arbitre à laquelle elle est persuadée de ne pas croire, et qui pourtant lui empoisonne la vie. Souvent elle préférerait ne pas avoir le choix, elle a la sensation de ne pas avoir le choix, elle voit la contradiction, elle ne voit pas de conclusion.

Voilà. Sara a fini une journée de travail ubuesque, entre élans de travail et mouvements de détresse. Voilà. Sara rentre chez elle, seule dans sa tête, pressée de retrouver la vraie solitude, celle où le monde ne l'agresse pas en devenant contrainte.

Voilà. Sara rentre chez elle, elle a attendu ce moment toute la journée. Sans savoir ce qu'elle ferait en rentrant. Sans savoir pourquoi elle avait tant hâte de rentrer chez elle. Pourquoi elle avait tant hâte de fuir les gens, elle qui ne s'oublie que quand ils sont là.

Sara est rentrée chez elle. Elle n'a pas faim et elle mange. Elle a faim mais pas le courage de se faire à manger. Elle n'est pas fatiguée mais elle dort, pour ne pas se voir vivre. Elle a hâte de dormir et peur de se réveiller. Elle a hâte d'être dans son lit pour penser en paix, et ressasse, encore et encore, pense que demain il faut aller travailler.

Elle se demande comment elle en est arrivée là, depuis quand elle est comme ça, si c'est tout ce qu'elle peut attendre de la vie. Elle se demande si c'est sa personnalité qui est comme ça,

si tous ces sentiments ne sont qu'un déséquilibre des particules minuscules qui la composent et qui la dominent, si les pensées ont la moindre valeurs, elles qui ne sont que des impulsions électriques et des structures réflexes.

Voilà. Sara est rentrée chez elle, et elle ressent plus fort encore l'absurdité de sa vie qu'au bureau. Elle va chez des amis et pleure dans la salle de bain alors qu'elle a attendu cette soirée toute la journée, et maintenant qu'elle y est, elle n'arrive pas à sortir de sa tête, à rire aux plaisanteries, à participer à la conversation, à élaborer une stratégie dans un jeu de société. Sara ne se définit pas vraiment comme malheureuse ou dans une mauvaise phase - elle est comme ça, voilà tout. Pas comme ces gens qui ont l'air de savoir ce qu'ils font.

Sara rentre chez elle, il fait sombre et elle n'allume pas la lumière, elle n'allume pas la télé, elle ne mange pas. Ou elle allume toutes les lumières, elle allume la télé, met une vidéo en plus, mange ses provisions pour une semaine, à moitié crues, roulée en boule dans son canapé. Sara pleure dans ses toilettes, Sara regarde le plafond du salon, Sara se demande ce que ça ferait de se rouler en boule dans le placard, alors elle jette tous ses vêtements par terre et prend leur place, enroulée dans une couette. Sara se demande ce que ça ferait de faire quarante centimètres de haut, ou d'être un ver de terre. Elle s'allonge par terre, sur le comptoir, sur le tapis de la salle de bain. Elle se recroqueville dans la baignoire dans une position étrange, les genoux remontés contre le torse, les pieds remontés en chandelle, sur le ventre. Elle refuse d'aller dormir et reste debout jusqu'à trois heures du matin, sans rien faire. En regardant les étoiles par la fenêtre. En dessinant des corps mutilés. En peignant des licornes roses et des roses des vents. En chantant et dansant. En restant les yeux fixés sur le vide. En regardant l'aiguille avancer lentement sur l'horloge silencieuse du salon. En regardant sa commode à vêtements par en-dessous, sur le côté, contorsionnée entre le meuble et le mur. Elle lit jusqu'à quatre heures. Elle s'endort à dix-neuf heures, et ne se réveille pas avant le matin, pile pour aller travailler. Sara est chez elle, son appartement est une extension

de sa tête et de ce qu'elle est quand elle est seule. Elle fixe le vide jusqu'à ce que la lumière devienne étrange, disparaisse, ou devienne horriblement lumineuse. Elle relit la même phrase jusqu'à ce qu'elle ne soit plus formée de mots réels. Elle jette le Rubik's Cube qu'on lui a offert contre le mur - tous le monde n'adore-t-il pas les énigmes ?

Elle déteste les énigmes. Celles qu'elle n'arrive pas facilement à résoudre, du moins. Elle aime bien celles qui lui montrent que, malgré tout, son cerveau a des rouages fascinants quand il connaît déjà la réponse. Elle aime bien les jeux faciles et les calculs faisables. Elle calcule dans le noir combien de jours elle a vécu. Elle regarde l'horloge du four, il est 19:14. Elle pense, elle regarde de nouveau l'horloge du four, il est 19:18. Elle se demande combien il y a de minutes dans une année, et par combien il faudrait multiplier cette expérience de quatre minutes pour obtenir toutes les minutes écoulées entre 1914 et 1918.

Elle pense à ceux qui vivent dans des pays en guerre, dans des familles violentes ou dans des économies de famine. Elle se flagelle de vivre si bien en mangeant ses flageolets froids à même leur boîte.

En réalité, lorsque même je trouve le courage de chercher à penser autre chose que mes grotesques litanies, je ne trouve rien à penser. Les images morbides, irréalistes, ou le vide ? Ou l'émotion pure, c'est-à-dire la crise : larmes, angoisse, colère, violence, apathie ? Le vide, qui remplit. Figure facile encore, pathétique bonne élève, range donc ton stylo et va dormir, va sciemment occuper ton esprit de fantasmes, ne réfléchit pas surtout. Depuis combien de temps n'ai-je pas réfléchi ? Depuis combien de temps suis-je morte à moi-même, incapable de sentir ou de vivre ? Tout est détruit en moi, je ne puis plus me souvenir d'un autre temps, où le cliché, les idées, ne gouvernaient pas ma vie, sans la moindre pensée. Où ce qu'on appelait mes réflexions n'était pas qu'un immonde carcan, une structure de pensée qui hache la connaissance, la recrache dans un ridicule plan en trois parties, sans pensée, sans réflexion. Sans création. Écrire, déjà, n'est plus créer. Que faire lorsque tout aura

pleinement disparu, que ma haine de la connaissance sera consommée, que mon pathétique cahier vert n'aura plus rien à offrir ?

Parfois pour sortir de sa tête, en rentrant chez elle, elle doit sortir de chez elle. Elle va marcher sur les quais. En été le jour est encore clair, quand elle sort du bureau, et elle marche au milieu des gens, un peu apaisée, un peu mal à l'aise, elle ne les regarde pas et n'a pas peur de leur présence, et pourtant elle a une angoisse étrange au cœur, comme si quelque chose n'allait pas et qu'elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Peut-être qu'elle a une grosse tâche sur son haut, peut-être que quelqu'un la suit ou parle d'elle, peut-être que les prémisses mêmes de la vie et des interactions humaines ont changé, ou sont fausses, et peut-être que tout ce qu'elle doit bien admettre vrai pour fonctionner au quotidien est en fait faux, elle sent cette fausseté de la réalité dans sa chair, elle se sent exister dans un monde dont elle ne comprend rien, elle ne peut que continuer à marcher, de plus en plus vite, sans regarder alentours, rien n'est plus réel que le goudron sous ses pieds, et encore, pas même lui, il n'est pas réel et pourtant elle marche dessus, rien n'est réel et pourtant elle n'attend que de pouvoir s'enfermer dans son appartement irréel, loin des gens, pour reprendre son souffle et relâcher la respiration qu'elle retient, elle sent, profondément, que rien n'est réel et que tout a changé, et, confusément, que tout sera plus simple et plus réel quand elle sera de nouveau chez elle. Elle sent que ce futur existe encore, quelles que soient les principes et les logiques qui le rendent possible, et, le souffle indiscernable, les yeux fuyants, elle accélère encore, quelques mètres seulement, la porte de l'immeuble est là, a-t-elle toujours été de cette drôle de couleur, à laquelle elle ne saurait donner de nom ? Qui est cet homme debout près de la porte ? Le sol est-il dur ou mou ? Le soleil ne brille-t-il pas bizarrement aujourd'hui ? Ce soir, mais est-ce le même jour que ce matin ? Sa clef n'est pas dans la poche avant de son sac, la met-elle toujours à l'arrière ? Est-ce bien sa clef ? A-t-elle fermé à clef en partant ce matin ? Que fera-t-elle si en pénétrant dans l'immeuble l'appartement n'est plus là où elle se le rappelle ? Que

fera-t-elle si quelqu'un d'autre y habite, de toute éternité, si en poussant la porte elle ne retrouvait rien d'elle, rien de ce qui l'apaise et lui assure qu'elle est chez elle ?

Que fera-t-elle si tout est encore là ? Si ses propres affaires lui paraissent tout à coup étrangères ? Si elle se met à les détester tout à coup, si tout lui devenait foncièrement indifférent ?

Ouvrir la porte de l'immeuble, ouvrir la porte de la boîte aux lettres, la refermer aussitôt, ouvrir la porte de l'appartement, entrer, la fermer aussitôt. Deux verrous, pour faire bonne mesure. Pour ne pas laisser entrer le monde chez elle. Pour tenter de se convaincre que le monde ne peut pas s'écrouler sur elle. Reconnaître ses affaires, ou pas, être heureuse d'en avoir fini pour un jour de travail de plus, ou pas. Pleurer ou rire, penser ou délirer, ou se distraire.

C'est le week-end enfin, Sara a attendu ça toute la semaine, ce vendredi surtout, le travail était bien difficile, une grande expiration, elle réalise qu'elle avait retenu son souffle, depuis quand ? Ses neurones ont-ils été affectés ? Peut-on mourir de retenir sa respiration, si on le fait sans s'en rendre compte ? Les réflexes fonctionnent-ils vraiment ? Le cerveau reptilien peut-il un jour décider de ne pas faire son travail ?

Que va être la soirée ? Le lendemain ? Deux jours et une soirée de repos. De liberté. Des possibilités infinies. Dont elle ne fera sûrement pas grand chose. Rester prostrée, ne pas sortir, sortir et se sentir seule dans la foule, se distraire jusqu'à l'écœurement sans réussir à se détourner de sa tête.

Voilà.

*

La vie n'était-elle pas supposée se produire d'elle même ? Pourquoi faut-il que je la cherche ? Que je la chasse ?

Cette envie de ne rien faire.

Et combien de milliers de mots ai-je lus, sans les voir, pour me sentir moins vide ?

Voilà.

Sara a vingt-six ans. La réussite d'une femme d'affaire de trente-cinq ans. La peur de l'échec d'une gamine de douze ans. Les émotions et la capacité à les gérer d'une enfant.

Voilà. Sara a vingt-six ans. Quand elle se rebelle contre la médiocrité de son existence parfaite, elle essaie de se forcer à faire les choses qui lui font peur.

Voilà pourquoi elle se rend chez ses voisins, lorsqu'ils emménagent, pour se présenter. Étienne et Caroline. En vérité, elle ne serait pas allée jusqu'à sonner chez eux. Mais elle est rentrée des courses, un samedi, alors qu'ils avaient bloqué la porte d'entrée avec des cartons et colonisé l'ascenseur. Bien moins chargée avec ses deux sacs de course, et pourtant fatiguée d'avance d'avoir à monter les sept étages à pied, elle s'était laissée convaincre de monter dans la cabine, en compagnie de trois cartons empilés, d'une valise cabossée, et de Caroline. Caroline bien plus sociable, avenante, de taille moyenne, les cheveux châtain et de jolis yeux bleus. Elle s'était présentée, Caroline, vingt-quatre ans, Étienne, vingt-sept, elle finissait un master de psychologie et lui bossait comme journaliste dans un canard local.

“Mais je t'en prie, viens prendre une bière ce soir quand on aura fini les cartons, on a quelques copains qui débarquent vers dix-neuf heures trente. Comme ça tu nous raconteras ce qu'il faut savoir sur l'immeuble”, ajouta-t-elle dans un sourire.

“Je te rassure, je suis la seule peau de vache qu'il faut éviter ici!”

Oh non, réponse humoristique trop rapide. Son sourire gêné face à sa propre blague se transforma en vrai sourire quand Caroline éclata de rire. Tant mieux, quelqu'un avec qui l'autodérision fonctionne. Il faudra tester l'humour noir aussi. Ne pas être autant sur la défensive. Ce n'est pas grave s'ils te trouvent stupides. Pimbêche, froide, étrange ou désagréable, elle pouvait gérer, mais stupide ou parfaitement inintéressante, quelle insulte !

Elle se disait souvent qu'elle se fichait de ce que les autres pensaient. Elle s'était pourtant rendue compte, les années passant, que ce n'était pas tout à fait vrai. Certains jugements ne

lui faisaient rien. D'autres appuyaient bien là où ça faisait mal. Elle détestait se sentir lente, stupide, quelconque, inintéressante. Mieux valait être étrange, voire carrément flippante. Elle caressait le cliché de la femme forte et énigmatique, insaisissable, à qui on attribuait toujours plus que ce qu'elle avait vraiment derrière la tête. Comme si ces femmes manipulatrices à l'envi, toujours en plein contrôle des autres et de leur environnement, existaient autre part que dans des romans de gare ou des films qui visaient les hommes ! Des James Bond girls qui cachaient dans leurs secrets tous les fantasmes et toutes les idées qu'on voulait bien leur apposer. Des héroïnes de roman qui rendaient tout le monde médiocre et méprisable.

Et pourtant, c'était son idéal, à moitié conscient. La femme féline, contrôlée, contrôlante, mystérieuse, qui pliait le monde à son bon vouloir sous les fers de sa beauté et de son intelligence. Son charme, et sa facilité à lire les autres et à les manipuler, comme si elle était le seul être doué d'intelligence à la ronde.

En vérité, Sara se souciait de son image. Elle n'arrivait pas à savoir si elle se souciait seulement de l'image qu'elle se donnait elle-même à contempler, cette image qu'elle souhaitait faire correspondre à une sorte d'idéal de vie qu'elle n'avait pas encore identifié. Ou bien peut-être était-elle préoccupée de son image comme tous les autres, sur lesquels dans les livres elle s'apitoyait, qu'en pensées elle méprisait, qu'elle ne rencontrait guère dans la vie réelle.

Les livres. L'endroit où les pensées sont écrites et les jugements fixés à l'encre. L'endroit où les personnages savent ce qu'ils pensent et l'expriment avec des mots. L'endroit où les narrateurs sont omniscients et représentent les êtres qu'ils décrivent comme des entités toutes entières tendues vers leur objectif narratif. Où les détails finissent par avoir de l'importance, où les coïncidences n'en sont pas, où les seules injustices font partie d'une leçon de morale, et où, toujours, on peut identifier les choses pour ce qu'on les imagine être, et pas pour ce qu'elles paraissent être.

Elle se disait, souvent, que dans la vie elle ne savait pas interpréter les émotions des gens, elle ne savait pas prévoir leurs réactions ou leurs actions, elle ne savait pas toujours les reconnaître. Mais le narrateur, et souvent même le personnage, sont des dieux inatteignables, pour qui un “pressentiment bizarre” ou une “intuition inébranlable” sont toujours significatifs. Dans la vie, Sara avait l’impression d’avoir bien peu de ces intuitions. Bien peu de la lecture du monde que semblaient avoir chaque personnage, chaque lecteur.

Un sourire glacé barra son visage. Ses prunelles brûlèrent de la froideur de la mort. Son regard s’éteignit. Des papillons dans son ventre. Elle prétendit quelque chose, mais ses yeux et son corps disaient l’inverse. Elle réagit - parfaitement, bien sûr - en un millième de seconde. Ils se regardèrent, et surent instinctivement ce que l’autre pensait : leurs âmes étaient alignées, et ils passeraient leur vie ensemble.

Mensonges ! Exagérations ! Réalités ?

Sara ne savait pas. Était-elle stupide, autiste, une psychopathe, une sociopathe, seulement introvertie ? Avait-elle un problème, son cerveau fonctionnait-il correctement ? Que voulaient-ils dire, ces auteurs et leurs personnages ? Ces dialogues empruntés qui ne se produiraient jamais tels quels et qui pourtant roulaient sous sa langue, dans ses yeux, avec une fluidité inégalée ? Ces personnages qui ne cherchaient presque jamais leurs mots, ces hésitations qui signifiaient toujours quelque chose, ces lapsus ?

Freud avait-il raison ? L’inconscient était-il le narrateur omniscient caché au sein de chaque personne ? Où était-il, le sien, prêt à commenter et à comprendre le monde, à lui donner des indices sur la façon dont elle devait se comporter ? Quel était-il, le livre de sa vie ? Un torchon surréaliste et embrouillé, sans schéma narratif, tout en descriptions hasardeuses des poils du tapis de la salle de bain sur lequel elle s’était endormie après une crise de larmes ? Un tableau baroque et abstrait ? Une ode à l’absurde ?

Pourquoi ses mots s'étendaient fluides et élégants sous ses doigts, clavier ou stylo, et sortaient-ils si dissonants quand elle devait simplement répondre à quelqu'un qui lui demandait son chemin ?

Pourquoi les livres pouvaient-ils l'émouvoir aux larmes ou la mettre en colère, ou la rendre heureuse à l'unisson de leurs personnages, s'ils n'avaient rien de réel ou de réaliste ? Les mots étaient-ils tout simplement des traîtres ?

Elle lut dans son regard qu'il l'avait comprise. Voilà un miracle qu'elle n'avait, elle, pas compris.

Qui n'a jamais rêvé de se taire à jamais ? Qui n'a jamais rêvé de mettre les gens face à la vanité de leur propre existence ? De montrer que les mots ont trahi ? Qu'ils brisent le silence, et la vie ? Qu'ils ont fait si mal. Je hais avoir besoin de mots pour dire que je les hais. Je hais avoir à dire, mais je ne peux ne faire que penser. Je ne peux laisser les mots s'entrechoquer dans mon esprit. Sans raison. Je hais les mots. Je hais pouvoir tout dire avec les mots, sauf l'essentiel. Les mots sont d'une substance empoisonnée. Les mots ont trahi les espoirs d'une moi petite fille. Les mots ont trahi. Je les hais.

Voilà. Sara a vingt-six ans. Sa vie est vide, sa vie est trop. Elle survit. Elle ne sait pas où elle va. Elle met de l'argent de côté - pour quoi faire ? Elle travaille des heures chaque jour - dans quel but ? Elle se sent coupable de ne jamais en faire assez - et c'est déjà trop. Et ça n'a pas de but louable.

Deux semaines avant ses vingt-sept ans, l'entreprise de Sara délocalise ses activités, et lui annonce son licenciement. Un joli petit contrat qu'elle n'a guère le choix de signer, accepter de partir, comme si elle pouvait rester. On lui donne quelques mois de salaire, une compensation. Un peu de temps, préavis de trois mois, largement de quoi trouver autre chose. Mais elle n'en a pas envie. Pas le courage. Elle en discute avec Étienne et Caroline, et leur petit côté aventurier des canapés.

“En vrai, c'est génial, tu peux faire ce que tu veux maintenant. Tu es seule, libre, tu as quelques mois d'avance tous frais payés. Profites-en !”

Ils ne savent pas à quel point elle vit frugalement et pourrait tenir plus longtemps encore. Elle a acheté son appartement, elle pourrait le louer pour couvrir le crédit restant. Elle a de l'argent d'avance, dont elle ne sait pas quoi faire, qu'elle amasse pourtant avec rigueur et savoir-faire. Dans l'espoir d'un jour être libre et aller où le vent la pousse. Et pourquoi pas maintenant ?

Il fait froid dehors, c'est bientôt Noël, et Sara réalise que rien ne la retient. Elle n'aura bientôt plus de travail. Plus d'envie de rester. Restent deux questions : veut-elle partir, et où ? Partir serait-il juste traîner sa misère ailleurs ? Peut-on laisser sa misère derrière soi quand on cherche à la fuir ?

Sara a peur. Partir, c'est son dernier rêve, sa dernière illusion, celle qu'elle a si peur de briser qu'elle a longtemps préféré ne pas tenter l'aventure. Depuis longtemps Sara déteste renoncer

à une idée lorsqu'elle entend une petite voix dans sa tête lui dire que c'est dangereux, que ça fait peur. Elle a peur de tout, mais inconsciemment. Les peurs conscientes sont faites pour être dépassées. Alors comme elle a peur de partir, elle met son appartement en location, laisse ses affaires à la cave, prend une petite valise, sa voiture, et le départ.